



Marie NDiaye

Son nouveau livre, « Mon cœur à l'étroit », est une fable sombre, un roman familial réaliste et fantastique, drôle et effrayant.

Littératures. Page 3.

Histoire

Les archives clandestines du ghetto de Varsovie, réunies par l'historien Emanuel Ringelblum et miraculeusement sauvées, sont enfin éditées en France. Page 9.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 2 février 2007

LE MYSTÈRE DE L'AURA

Figures du charisme, entre croyance et politique. Dossier. Pages 6 à 8.



Le général De Gaulle à Tours le 10 mai 1959. KEYSTONE

Jean Cayrol

Une partie de l'« Œuvre lazaréenne » de l'auteur de « Nuit et Brouillard » est rassemblée en un volume.

L'hommage de Marcelin Pleyne. Page 10.

Littérature française

« Le Dieu du carnage », la nouvelle pièce de Yasmina Reza. Et aussi les romans de Pierre Combescot, Jérôme Lambert et Pierre Bourgeade. Page 4.

Jean Bollack

Rencontre avec un grand philologue, pour lequel Empédocle, Héraclite, Epicure, Parménide et... Paul Celan n'ont plus de secrets. Page 12.

Contribution

Marcelin Pleynet, poète et essayiste. Membre du groupe Tel quel, il est aujourd'hui secrétaire de rédaction de la revue *L'Infini*. Dernier ouvrage paru : *Le Savoir-vivre* (Gallimard, « L'Infini », 2006).

Rectificatif

L'ouvrage de Gilles Vidal intitulé *Exister relève du prodige* (éd. Atelier de presse, « Le Monde des livres » du 19 janvier) est en vente au prix de 13 €, et non de 3 € comme nous l'avons indiqué par erreur.

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :
mondedeslivres@lemonde.fr
par la poste :
Le Monde des livres,
80, boulevard
Auguste-Blanqui,
75707 Paris Cedex 13

Une réponse à Olivier Beaud, qui invitait dans « Le Monde des livres » du 26 janvier à une lecture « plus sereine » du juriste allemand

Que faire de Carl Schmitt ?

Yves Charles Zarka

Dans son article « Lire Carl Schmitt » du « Monde des livres » du 26 janvier, Olivier Beaud écrit que la parution de deux ouvrages dus à « un politiste américain, Gopal Balakrishnan, et un philosophe français, Jean-Claude Monod, devrait favoriser une discussion plus sereine de l'œuvre du juriste allemand. Rejetant tous deux l'idée selon laquelle sa pensée serait déterminée principalement par son antisémitisme, s'opposant ainsi à la lecture proposée par Raphael Gross et relayée en France par Yves Charles Zarka, ils proposent une interprétation différente, quoique critique, du penseur allemand » (souligné par moi). Nonobstant, l'excellence du livre de R. Gross, *Carl Schmitt et les Juifs* (PUF, 2005), que j'ai fait traduire et publier dans ma collection, lequel a précisément pour objet d'attester la permanence de l'antisémitisme chez Schmitt, mon livre *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt* (PUF, 2005) n'est en aucune manière un simple relais, lequel eût été parfaitement inutile.

Mon objet est en effet très différent. Il s'est agi pour moi : 1. D'attester sur un exemple très précis – deux écrits de Schmitt de justification des lois raciales adoptées par les nazis en septembre 1935 (écrits republiés à cette occasion en annexe de mon livre pour la première fois depuis 1935) – la convergence des positions de Schmitt (dès avant 1933) avec le régime nazi. 2. De mettre en évidence le procès d'accréditation, c'est-à-dire les procédures rhétoriques et conceptuelles par lesquelles sa pensée rend compréhensible, acceptable, voire souhaitable les pires atrocités du nazisme.

Par là j'ai donc tenté de montrer la force d'une pensée, la force de l'usage des idées dans le développement même du régime, la possibilité pour ces idées de devenir meurtrières. Le concept du juif comme ennemi par excellence, ennemi substantiel (l'expression est de moi), ennemi de sang contre lequel il faut protéger le sang allemand, constitue le moment-clé d'une conception du droit privé international. En voulant réduire ce type de lecture à une simple

application de la thèse (très réelle par ailleurs) de l'antisémitisme de Schmitt (il y avait beaucoup d'antisémites chez les juristes à l'époque), c'est un type d'approche des textes du juriste qui est écarté sans le dire, celui qui vise à montrer les modalités précises d'engagement de sa pensée dans l'accréditation juridique d'un régime, qui conduira plus tard à l'extermination.

Mais pourquoi cette mise à l'écart ? Olivier Beaud le dit lui-même, il s'agit de rendre possible une discussion « plus sereine » de Schmitt. Or que veut dire « plus sereine » dans ce contexte ? Cela signifie probablement à peu près la même chose que ce que Jean-Claude Monod veut faire dans son *Penser l'ennemi, affronter l'exception* : « Lire Schmitt charitablement », c'est-à-dire « trier le bon grain de l'ivraie » (p. 70). En général, on sépare le bon grain de l'ivraie, ici on veut trier le bon grain de l'ivraie, ce qui est une tâche désespérée. La question est donc de savoir s'il y a du bon grain. J.-C. Monod pense que oui, ce n'est pas mon cas.

Avant d'y revenir, il importe tout d'abord de rendre justice à son livre. J.-C. Monod a su tirer un certain nombre de conséquences du débat français sur Carl Schmitt, bien qu'il semble parfois avoir des difficultés à le reconnaître. Ce débat, qui se développe depuis 2001 (cf. la revue *Cités*, n° 6, PUF, éditorial, suivi de *Cités* n° 14 et n° 17, ainsi que « Le Monde des livres » du 6 décembre 2002), avec des contributions notables de Nicolas Tertulian, Olivier Jouanjan, Denis Trierweiler, Dominique Ségard et d'autres. Le débat qui a lieu en France sur Schmitt est certes postérieur, et pour cause, au débat allemand, mais aussi au débat italien, mais il n'en est aucunement la simple reproduction. Ne fût-ce que parce qu'un certain nombre de textes de Schmitt ont été publiés et que la question porte sur les nouveaux usages du juriste allemand (disons depuis 2000). Ainsi il n'est plus possible aujourd'hui de soutenir, comme le faisait le préfacier de la traduction du livre de Schmitt sur *Le Léviathan dans la doctrine de l'Etat* de Thomas Hobbes (Seuil, 2002), que « le terme Rasse ne figure pas [chez Schmitt], même dans les textes totalement alignés sur le discours officiel du régime » (p. 16).

Il n'est plus possible non plus de faire

comme si Schmitt avait rompu tout lien avec le régime après 1936. Cette légende est désormais insoutenable, Schmitt a soutenu par ses écrits et ses discours la politique de Hitler jusqu'en 1945. A cet égard la position de J.-C. Monod est intéressante, il tient encore l'année 1936 pour celle d'une prise de distance avec le régime, mais en même temps il montre bien que Schmitt en 1941 continue à « nazifier » la théorie du *Grossraum*, du « grand espace », et qu'en 1942, alors qu'il espérait la victoire de l'Allemagne nazie et sa prédominance dans le nouveau *nomos* de la terre, il soutenait fermement la position prédominante de l'Allemagne dans le nouvel ordre planétaire « ... Un grand espace appartient au concept du Reich (...). Tout Reich possède un grand espace, dans lequel son idée politique rayonne et qui ne doit

Il n'est plus possible non plus de faire comme si Schmitt avait rompu tout lien

avec le régime après 1936.

Cette légende est désormais

insoutenable, Schmitt

a soutenu par ses écrits

et ses discours la politique

de Hitler jusqu'en 1945

pas être exposé à des interventions étrangères » (citée par J.-C. Monod, p. 142, note 28). Il n'est plus possible enfin de tenir le silence du *Nomos de la terre* (publié en 1950) sur l'extermination nazie des juifs, la guerre véritable d'anéantissement d'un ennemi considéré comme radicalement inhumain, sans dignité, sans valeur, « une punaise et de la vermine » disait déjà Schmitt dans son journal de 1912-1914 (citée par R. Gross, postface, p. 349) comme quelque chose de neutre. Dans *Le Nomos de la terre*, Schmitt fait porter virtuellement, par un renversement imaginaire dont il a le secret, à l'humanisme et à l'humanitarisme les crimes commis réellement par le régime nazi.

Mais si l'on tient compte de ces données irrécusables, fortement soulignées dans le débat français sur

Schmitt, que reste-t-il de sa pensée ? Où se trouve le bon grain à moudre ? Est-ce que Schmitt peut être utile en posant des questions que nous ne nous serions pas posées autrement ? Est-il bien raisonnable de répondre positivement à cette question, comme le fait J.-C. Monod ? Est-ce bien raisonnable de dire que les questions touchant l'état d'exception, la constitution d'espace hors droit, la guerre préventive ou les confusions de la guerre contre le terrorisme nous viennent de manière privilégiée des lecteurs de Schmitt (parmi lesquels Monod fait paradoxalement figurer Habermas, son adversaire de toujours) ? A la fois historiquement, philosophiquement et juridiquement, les interrogations contemporaines les plus pertinentes se sont développées indépendamment de Schmitt. Est-il bien raisonnable de dire que Schmitt a fourni les concepts qui nous permettent de penser, près d'un quart de siècle après sa mort, le 11-Septembre, la guerre de George Bush contre le terrorisme, etc., comme le soutient sans cesse J.-C. Monod, bien qu'avec quelques réserves ?

Il faut bien voir qu'il est fait ici un usage paradoxal de Schmitt. On dit en effet d'un côté que, malgré son engagement dans le régime nazi, sa pensée en est largement distincte, et donc à distance de l'histoire et de la politique, mais, de l'autre, on fait de cette pensée le guide pour comprendre l'impérialisme américain et la mise en place de l'économie-monde. Qui ne voit que cet effet paradoxal est un effet pervers qui consiste à croire qu'on peut neutraliser une part de la pensée de Schmitt pour en faire un usage prétendument dénazifié. Schmitt n'est pas une « boîte à outils » neutre dont on pourrait se servir dans un contexte et puis dans un autre. Si certains le font pourtant, comme Gopal Balakrishnan ou Giorgio Agamben, c'est sans doute pour d'autres raisons, qui restent à élucider. ■

Yves Charles Zarka est philosophe, directeur de la revue *Cités* et du journal *Droit de Cité* (PUF), il enseigne la philosophie sociale et politique à l'université Paris-V - René-Descartes - faculté des sciences humaines et sociales - Sorbonne. Il publie le 16 février un ouvrage intitulé *Critique des nouvelles servitudes* (PUF).

UN COLLOQUE ET UN OUVRAGE COLLECTIF SUR L'AVENIR DU ROMAN Les idées d'une « génération discrète »

IL Y AVAIT foule, vendredi 26 janvier, à l'auditorium de la Maison de l'Amérique latine pour la première des deux journées organisées par la Maison des écrivains sur les « Enjeux contemporains du roman ». Le débat s'engage vivement avec Olivier Rolin et Danièle Sallenave, interpellés par la salle pour des propos jugés réactionnaires ; Rolin réplique sur le thème « la beauté s'est perdue » : « Il faut bien se représenter que la vallée de la Seine, au temps des impressionnistes, c'était plus beau que la Toscane » ; sa consœur, elle, quitte la table en saluant l'assemblée d'un théâtral « Messieurs les censeurs... ». Le roman à l'évidence chauffe les esprits !

Impression confirmée dans les tables rondes d'où se dégage une tendance à plaider pour la multiplicité, un champ romanesque

libéré du principe de non-contradiction. Régis Jauffret évoque la parution de *Mille plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari (Minuit, 1980) comme un événement fondateur et Nicole Caligaris parle de l'écriture comme exercice de décentrement : « Il n'y a pas un projet de roman mais des langues, différentes à chaque livre. Ce ne sont pas les mots qui font vocabulaire mais les formes narratives, une langue littéraire qui cherche sa liberté. » On est loin dès lors de la doxa littéraire qui sévit ces dix dernières années autour de l'autofiction, lieu volontiers sans enjeu.

A la multiplication des centres répond très vite l'idée d'un collectif des auteurs qui semble emblématique de la génération « post-nouveau-nouveau-roman » (celle qui vient après Echenoz-Giron-Bergounioux), « les petits-enfants

de L'Ere du soupçon », en l'occurrence des écrivains comme Laurent Mauvignier, Tanguy Viel ou Christine Montalbetti. Un réseau d'amitiés qui ressemble à un laboratoire ; des gens qui s'entrelient, partagent l'isolement de l'écriture et ne s'épargnent pas pour autant. « Une génération fantôme », suggère Tanguy Viel, modulé par Christine Montalbetti en « génération discrète ». Exit, du même coup, toute nostalgie d'une littérature dominante. La langue peut devenir un espace de plaisir et de jeu, en même temps qu'un espace d'objets et d'idées.

« Créer du collectif »

C'est dans une dynamique comparable qu'émerge un geste littéraire décomplexé, porté par le collectif « Inculte » (voir la revue du même nom). Une bande de jeunes écrivains qui publient un recueil stimulant, intitulé *Devenir du roman* (Inculte-Naïve, 360 p., 20 €). « Inculte (s) » parce qu'ils s'autorisent à intervenir sur des terrains où ils ne sont pas experts et revendiquent (légèrement) un refus de sacralisation de la littérature : « Que le roman ou la littérature ne soient pas des citadelles austères mais bien des lieux de vie, traversés par des discours parfois contradictoires et liés avant tout par une énergie susceptible de créer du collectif. »

Coordonné par Arno Bertina, Mathieu Larnaudie et Oliver

Rohe, le livre propose un parcours de lectures croisées, rythmé par des textes collectifs (composés à la manière de cadavres exquis), des entretiens et des textes théoriques. Comme un tissu de voix convergeant sur une « pensée-matière » du roman.

L'entretien avec Eric Chevillard développe cette notion centrale du devenir : « Je n'ai jamais compris quel pouvait être le sens d'une littérature qui se contente de redoubler le réel. (...) Toute création est d'abord une réaction, une contre-proposition. (...) Je me débats surtout contre ce qui est pourtant le propre du langage : produire des énoncés où le sens se fige. L'imprimerie entérine ensuite ces énoncés dans le plomb. Or je rêve de livres mouvants, instables... » Le roman comme « pratique de transformation » qu'on a tendance à confondre avec le « bon vieux roman », soit « l'habituelle petite équipe de monomaniaques et de caricatures dont la rencontre et les conflits font naître la tension dramatique ».

Enfin, l'écriture collective initiée dans ce volume critique nous rappelle que la littérature se fabrique aussi à plusieurs comme un acte de salubrité intellectuelle qui permet de sortir de soi. La dernière phrase du livre donne le ton de cette équipée amicale : « Mais oui, mes agneaux, rassurez-vous, en fin de compte il est toujours question d'amour. » ■

AURÉLIE DJIAN

AU FIL DES REVUES

L'exigence de Walter Benjamin

LA DERNIÈRE livraison des *Temps modernes* s'ouvre sur plusieurs textes de soutien à Robert Redeker, collaborateur de la revue, menacé de mort à la suite d'une tribune libre sur l'Islam qu'il publia le 19 septembre 2006 dans *Le Figaro*. Après un texte de présentation de Claude Lanzmann, Redeker lui-même retrace son parcours d'une manière émouvante, et raconte comment il passa de Tristan Corbière et Jules Laforgue à Spinoza, saint Thomas d'Aquin et... *Les Temps modernes*. Catherine Kintzler analyse, de son côté, la nature des soutiens au philosophe et les « réserves » plus ou moins explicites dont ils furent assortis.

Dans le même numéro, on lira des pages inédites de Walter Benjamin qui éclairent sa pensée sur la littérature. Il s'agit, comme l'explique Marc Sagnol, de deux lettres (février et mars 1940) écrites en français, qu'il adressa de Paris – il venait d'être libéré du camp de Nevers – à Max Horkheimer pour justifier, à la demande de ce dernier, d'une bourse que lui allouait l'Institut de recherches sociales de New York. Benjamin y traite, avec beaucoup de pugnacité et d'exigence, de la littérature française et de son actualité.

Il commence par des remarques à propos du livre de Ramuz sur Paris, sujet qui lui tenait par-

ticulièrement à cœur. Il poursuit sur *L'Age d'homme* de Michel Leiris et le surréalisme. A propos de celui-ci, on se souvient de son essai de 1929 où il résumait le projet de Breton en ces termes : « Gagner à la révolution les forces de l'ivresse, c'est à quoi tend le surréalisme dans tous ses livres et dans toutes ses entreprises. » Ici, il note que « Leiris et ses amis s'embarrassent peu d'une quelconque orthodoxie freudienne. Il va sans dire que ce sont les rudiments positivistiques de la doctrine qui provoquent leurs protestations ».

Selon la même tonalité, Benjamin se montre très critique à propos des vues de Bachelard sur Lautréamont. Mais, comme sur *Le Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler, qu'il lit à ce moment-là, c'est le contexte politique de la guerre et de l'hitlérisme qui fait le prix de ces remarques.

Ces pages sont accompagnées par plusieurs études. Stéphane Moses, par exemple, compare les expériences de l'exil de Benjamin, qui eut à Paris des conditions de vie très difficiles, et de son ami Gershom Scholem, qui avait émigré en Palestine « pour y réaliser son idéal de jeunesse ». ■

P. K.

Les Temps modernes, n° 641, novembre-décembre 2006, Gallimard, 240 p., 18 €.

ECRIVAINS
les Editions Bénévent publient de nouveaux auteurs
Pour vos envois de manuscrits :
Service ML - 1 rue de Stockholm
75008 Paris - Tél : 01 44 70 19 21
www.editions-benevent.com

JACQUES RANCIÈRE
rencontre à la librairie
Compagnie
le mardi 6 février à 18h.30
à l'occasion de la parution de
Politique de la littérature
(Ed. Galilée)
58, rue des Écoles, Paris 5^e
tél. 01 43 26 45 36

Nadia, son Ange et ses démons

Le dernier roman de Marie NDiaye, « Mon cœur à l'étroit », est un laboratoire des passions humaines poussées à leurs dernières et fantastiques extrémités...

On peut raconter ce roman de Marie NDiaye de différentes manières, selon des éclairages variables et des angles plus ou moins ouverts. Mais il n'est pas sûr que l'addition de ces manières, lumières et angles vienne à bout du livre, rende justice à son si riche, si étrange contenu. De fait, l'auteur, par son style et son art supérieur de la narration, nous invite, sans jamais promettre une parfaite intelligence de ses intentions, à suivre ligne à ligne les mille péripéties, et leurs curieux enchaînements, dont son livre est fait. Au terme de la lecture, nous nous tenons perplexes et remués, enchantés, admiratifs et néanmoins incertains devant le livre refermé qui, tel un organe vivant mais détaché du corps,

MON CŒUR À L'ÉTROIT

de Marie NDiaye.
Gallimard, 300 p., 17,50 €.

palpite encore avec insolence. Tentons cependant quelques approches. C'est l'histoire d'une femme, Nadia, et de son mari, Ange. Le couple enseigne dans la même école primaire de Bordeaux, avec une égale passion mais un esprit de sacrifice différent – il est beaucoup plus grand chez Ange. Au commencement du roman, ils sont en butte à une sombre, violente et incompréhensible persécution. Tout le monde les fuit, ou les insulte. Même les enfants, soudain indisciplinés, prennent leurs distances. Un voisin, Richard Victor Noget – « Noget l'écrivain ? » –, est l'agent et le complice de cette persécution.

Ange a été blessé au flanc tandis qu'il rentrait chez lui. Noget s'impose dans le logement de la rue Esprit-des-Lois, auprès des deux filles d'Ange, Gladys et Priscilla, et malgré la révolte de Nadia, pour soulager, soi-disant, le blessé, qu'il tient entièrement sous sa coupe. Mais en réalité il ne fait rien, et le sang et le pus s'écoulent incessamment du côté ouvert d'un Ange à l'agonie. Peu à peu, Nadia est chassée de chez elle, puis de son école. De Bordeaux enfin, cette « vile déloyale ».

Ou bien : C'est l'histoire d'un cœur, celui de Nadia, qui, se croyant bon, généreux,

ouvert, se découvre, jusqu'à l'obscénité, saignant, hypocrite, veule, égoïste. Aussi bien avec Ange, son époux souffrant, sacrifié, qu'avec son fils, Ralph (auquel, en fait, elle préfère le bel inspecteur de police Lanton, l'ancien amant de Ralph). Ou encore avec son ex-mari abandonné et floué (tiens, lui n'a pas de nom !), sa petite fille Souhar (elle déteste ce prénom jusqu'à la nausée) ou ses vieux parents, c'est la même progression inéluctable vers le pire des rapports humains. Au milieu de ce désastre, Noget – « Noget l'écrivain ? » – plastronne, pérorne, menace, cajole avec « sa voix douceuse, insistante, amicale mais d'une amitié suintante, affectée ».

Ou bien :

C'est l'histoire d'une âme, celle de Nadia, une âme qui témoigne que le bien n'est jamais sûr, que le mal en revanche est dominant, envahissant comme une lèpre, comme une rumeur. Qu'il est un poison qui se mélange aux mets les plus raffinés, ceux qu'on déguste dans la société des hommes.

Bordeaux, « ville détraquée »

C'est aussi l'âme de Bordeaux, « ville détraquée », dont la géographie inquiétante reflète, sur fond de brume inaltérable, la détresse de Nadia qui « se contracte pour nous expulser » ou « se dilate monstrueusement pour nous perdre » ou encore « se transforme pour qu'on ne la reconnaisse pas ». Cet espace urbain sans fixité ressemble à la Garonne qui, dans le précédent livre de NDiaye *Auto-*



Marie NDiaye, en janvier 2007. RODOLPHE ESCHER POUR « LE MONDE »

portrait en vert (Mercure de France, 2005), était toujours au bord de la crue, menaçant la ligne trop nette de la rive.

Ou bien :

C'est l'histoire d'un ventre et d'un corps, ceux de Nadia, la cinquantaine, l'âge de la ménopause, qui grossit monstrueusement, comme son fils Ralph, ce « garçon aux traits éparpillés » (il faut saluer l'écrivain pour ses innombrables et remarquables trouvailles de mots, d'adjectifs), son ex-mari ou encore ce Noget – « Noget l'écrivain ? » – le lui font remarquer.

La chair est partout présente, elle déborde du gilet qui comprime le ventre et la poitrine de Nadia et qu'elle parvient de moins en moins à boutonner. La chère aussi est omniprésente, comme ces plats trop gras, trop riches, que Noget confectionne pour gaver Ange, sur son lit de douleur, et Nadia, qui résiste sans conviction. Comme cette viande noire, gorgée de sang et de sauce, qu'ingère Wilma, la compagne de Ralph, à l'exclusion de toute autre nourriture... A la fin, une question, que l'auteur semble poser à elle-

même et à nous, ses lecteurs, une question qui mêle le corps et ce qui le remplit : « L'épouvante rehausse-t-elle le fumet de la chair ? »

Ou bien :

C'est l'histoire d'une famille, celle de Nadia, composée, décomposée, recomposée. Exsangue. On sait depuis longtemps que la famille, ce laboratoire des passions – jusqu'aux plus négatives – est l'un des sujets favoris de NDiaye. Une famille dans laquelle Noget – « Noget l'écrivain ? » – vient non pas semer mais révéler le désordre. Là, c'est une vraie fête noire et angoissante, organique, sexuelle, nocturne, palpitante. Cette fête, c'est aussi celle de la filiation qui déraile, de la transmission devenue malade. A la fin, telle une réponse à on ne sait quoi, un objet, un organisme surgit (si cela s'appelle le jour...), « chose noire, luisante, fugitive » sortant du ventre de Nadia, en visite chez ses vieux parents...

Mais n'en disons pas plus sur ce grand roman – l'adjectif s'impose – aux multiples portes, fantastique et réaliste, drôle et effrayant, suprêmement ironique surtout, traversé par des fantômes certes, mais des fantômes saturés de chair. A notre ressemblance ? ■

P. K.

PATRICK KÉCHICHIAN

Théâtres de la révolte

PUZZLE

Trois pièces, de Marie NDiaye et Jean-Yves Cendrey.

Gallimard, 168 p., 16 €.

Marie NDiaye était entrée au répertoire de la Comédie-Française en 2003 avec sa pièce *Papa doit manger*, mais sa première œuvre dramatique publiée date de 1999. *Hilda*, du

nom de l'esclave domestique muette d'une bourgeoisie dévorante et de gauche, est une superbe critique sociale.

La première des pièces qui compose « Puzzle », *Providence*, oppose une femme seule répondant à ce nom, qui a perdu son enfant, à une petite société provinciale. « Sois douce, sois muette », dit le curé du village à Providence...

Dans la deuxième, *Toute vérité*, écrite par Marie NDiaye et son mari, Jean-Yves Cendrey, auteur des *Jouets vivants* (éd.

de l'Olivier, 2005), un fils affronte violemment son père, « le fils de l'adjudant-chef Cendrey [qui] se crut fils de roi ».

Signé par le seul Jean-Yves Cendrey, la troisième œuvre, *Le Survivant*, est une « pièce en deux actes et un supplément d'âme », drolatique et sinistre – « le cadavre de ma mère » y joue un rôle de premier plan. L'action se passe sur le toit-terrasse d'un immeuble de la cité appelée la « Grâce de Dieu »... ■

Petite leçon à l'usage des femmes jalouses

Ce court roman épistolaire a été publié de manière anonyme en 1824 : *Vingt-quatre heures d'une femme sensible* ou *Une grande leçon*, de la princesse de S..., quarante-quatre lettres écrites par une femme à l'homme qu'elle aime, en une nuit sans sommeil et une journée d'angoisse, pour dire tous les tourments de la jalousie.

Un soir, au sortir d'un concert, cette femme a vu disparaître son amant, qu'elle veut épouser, en compagnie de la « belle » et « coquette » « M^{me} de B*** ». Et, chacun le sait, « l'amant le plus fidèle, le plus intime même, a-t-il jamais su résister aux provocations de la coquetterie ? ».

Voilà que s'enclenche le fatal mécanisme de la jalousie, ajouté à la tendance qu'ont beaucoup de femmes à aimer le malheur, à l'anticiper, au lieu de jouir du présent. « Je vous aime, mon ami, plus que l'on n'a jamais aimé ; mais il ne se passe pas une minute de ma vie sans qu'une secrète anxiété ne se mêle à l'enchantement de ma passion. »

De lettre en lettre, montent le désespoir et la folie. Engrenage classique, presque banal, de la passion. Tout cela va très mal finir... Ici, il n'en est rien. Le jeune homme était parti au bras de M^{me} de B*** pour assister à son mariage, en secret, avec son oncle, lequel lui disputait, jusqu'alors, la femme qu'il aime – l'auteur des lettres de folle jalousie.

« La jeune dame qui a écrit ces lettres épousa son ami au bout de huit jours. On ignore si elle l'instruisit de tout ce qu'on vient de lire. »

Est-ce pour cette fin heureuse que ce beau texte est tombé dans l'oubli, comme

son auteur, Constance de Salm (1767-1845), à laquelle Claude Schopp, qui a exhumé ce roman, rend un hommage justifié dans une postface très documentée ?

La belle Constance de Théis était de ces femmes libres comme le XVIII^e siècle en a vu naître. Avant d'épouser le prince de Salm, elle était mariée à un chirurgien, Jean-Baptiste Pipelet, dont elle divorça (grâce à la loi de 1792) en 1799. C'est sous ce nom qu'elle apparait dans *La Vie de Henry Brulard*, de Stendhal : « La poésie me fit horreur (...) mais j'admirais fort et avec

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

envie la gorge de M^{me} Constance Pipelet, qui lut une pièce de vers. Je le lui ai dit depuis ; elle était alors femme d'un pauvre diable de chirurgien herniaire. »

Constance de Salm a en effet écrit des poèmes, sans doute pas inoubliables, et des drames, peut-être moins réussis que cet unique roman. Elle tenait un brillant salon, où elle recevait notamment Jean-Baptiste Say, Talma, Houdon, Girodet, Alexandre Dumas, Stendhal... Ses contemporains admiratifs la surnommaient « Muse de la Raison » ou « Boileau des femmes ».

Elle avait peu de goût pour le sentimentalisme et les femmes soumises, et si elle écrivit *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*, c'était, disait-elle à l'amie à laquelle elle dédiait ce livre, pour « répondre par là à quelques reproches qui

m'avaient été faits sur le ton sérieux et philosophique de la plupart de mes ouvrages ».

Elle voulait avant tout, comme elle y insistera dans un avant-propos à ses *Œuvres complètes* (publiées en 1842), non seulement « faire un tableau complet de cette multitude de vives sensations, qui sont, en quelque sorte, le secret des femmes », mais aussi, ce que « peu de lecteurs ont vu », « montrer jusqu'à quel point elles peuvent les égarer, et leur donner par là une utile et grande leçon ». En un mot, inciter les femmes à penser leur liberté. D'ailleurs, au cœur même de sa dérive de jalousie, l'héroïne de *Vingt-quatre heures* s'interroge sur l'amour, « un caprice, une fantaisie, une surprise du cœur, peut-être des sens » ; « L'amour n'est donc pas une condition inévitable de la vie, il n'en est qu'une circonstance, un désordre, une époque... Que dis-je ? un malheur ! une crise... une crise terrible... elle passe, et voilà tout ».

Penser et demander aux femmes de penser. Ecrire à un ami : « J'aime l'indépendance en tout » – il n'en fallait pas plus, et il n'en faut toujours pas plus, pour être considérée comme un « bas-bleu ». C'était certainement une raison suffisante pour que Constance de Salm soit injustement oubliée. Et il n'est pas certain qu'aujourd'hui encore sa leçon puisse être entendue. ■

VINGT-QUATRE HEURES
D'UNE FEMME SENSIBLE
de Constance de Salm.
Postface de Claude Schopp.
Phébus, 192 p., 12 €.

François Sureau
L'obéissance

« Réflexion magistrale sur le non-sens et pur chef-d'œuvre d'intelligence romanesque : il y a belle lurette qu'on n'avait rien lu d'aussi tranchant. »
Jean-Louis Ezine,
Le Nouvel Observateur

Gallimard

ZOOM

LE PRISONNIER,

de Michel Ragon
Il est bien des moyens de se souvenir. Quand on y est entraîné par un lecteur de vos romans qui écrit de sa prison et vous demande l'adresse de votre ex-épouse, on peut être étonné. Quand, en évoquant le détenu, l'ex n'a que trois mots : « *Qu'il crève* », on peut être intrigué. Sur ce point de départ, Michel Ragon crée une œuvre originale par la correspondance échangée entre les deux hommes, le thème de la place d'un être dans la société – d'un milieu simple, le romancier a épousé une bourgeoise –, par la confusion qui se crée entre une femme réelle et une héroïne de roman. Ajoutant à cela l'univers carcéral, cette remontée dans les passés offre avec talent de fortes images de divers univers. P.-R. L. Albin Michel, 136 p., 12,50 €.

ALLUMER LE CHAT,

de Barbara Constantine
Mine est mariée à Raymond qui veut flinguer le chat avec son fusil et dont la fille Josette vit avec Martial qui la trompe avec Edith. Martial meurt en percutant un cerf pendant que Josette enterrait sa chienne Youka. Josette et Edith se découvrent une attirance sexuelle et partent aux USA parce qu'Edith vient de découvrir que sa mère Roberte, suicidée, a eu un amant ricain qui pourrait bien être son véritable père. Ainsi se déroule le fil du premier roman de Barbara Constantine (fille de l'amateur de whisky, cigarettes et p'tites pépées), qui écrit à la bonne franquette, dans une construction marabout-bout de ficelle, avec une ironie bienveillante sur des êtres cherchant l'amour, un point c'est tout. J.-L. D. Calmann-Lévy, 262 p., 14,50 €.

BUTTERFLY II,

d'Eric Nonn
Butterfly n'est pas ici un opéra, mais « *le bordel des papillons* », dans un faubourg de Tokyo, où vit, solitaire, Shozu, qui se sent vieillir. Un jour, avec la jeune Tomoko, il découvre le cadavre d'un homme sur la voie ferrée. Fines lunettes, un air d'intellectuel. Cela rappelle à Shozu le suicide, en 1951, de l'auteur de *Fleurs d'été* et de *Ruines*, Tamiki Hara, témoin d'Hiroshima. Il décide, avec Tomoko, de veiller le corps. Méditation sur l'existence, la bombe, la littérature... Comme une fable musicale. Pour que Tomoko, enfin, comprenne ce qu'elle vit. En une dizaine de livres, depuis 1984, Eric Nonn a affirmé son goût pour l'étrange, les frontières floues entre rêve et réalité, et on a plaisir à le suivre, une fois de plus, dans cette dérive poétique. Jo. S. Actes Sud, 96 p., 12,80 €.

Une savoureuse démolition du couple urbain bobo par Yasmina Reza, dialoguiste hors pair

La barbarie en pente douce

Au début, il ne se passe rien ou presque, ni flottement ni tension. Juste peut-être un pressentiment. Deux couples font connaissance pour la raison la plus banale qui soit : le 3 novembre, square de l'Aspirant-Dunant (Paris 15^e), Ferdinand Reille, 11 ans, a frappé au visage Bruno Houllié, 11 ans, à la suite d'une altercation verbale. Il s'est ensuivi une tuméfaction de la lèvre supérieure et une brisure de deux incisives, avec atteinte du nerf de l'incisive droite. Il s'agit maintenant de remplir les déclarations d'assurance. Ainsi que le précise Yasmina Reza en préambule de sa nouvelle pièce, *Le dieu du carnage*, il règne au domicile des Houllié une atmosphère « *grave, cordiale et tolérante* ». Les deux couples sont assis face à face avec entre eux une table basse couverte de livres d'art. Il y a également deux gros bouquets de tulipes dans des pots. On est entre gens hautement civilisés – « *on ne gagne rien à s'installer dans une logique passionnelle, précise d'emblée Véronique Houllié. Par chance, il existe encore un art de vivre ensemble, non ?* » Sauf qu'on est ici dans l'univers de Yasmina Reza. La situation initiale n'est qu'un prétexte : le désastre est inéluctable. Un mot malencontreux, le moindre malentendu sont autant d'étincelles qui finiront par provoquer un véritable carnage. Tout se passe par glissement progressif des sentiments,

d'une conversation tout ce qu'il y a de plus policée on passe à une sorte de huis clos barbare.

Très vite, il apparaît que les enfants serviront à la fois de prétexte et de détonateur. Compétition, amour propre, jalousie, dénigrement, leur simple évocation est systématiquement source de discorde entre les deux couples mais aussi à l'intérieur même de chacun d'eux. Dans son précédent livre, *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer*, Yasmina Reza faisait dire ceci à l'un de ses personnages : « *La vie conjugale nous a tués, comme elle tue tout le monde, et ce n'est pas la philosophie, croyez-moi, qui vous donne un coup de main.* » Visiblement, les choses ne se sont guère arrangées. Avec une précision quasi chirurgicale, elle réussit, dans *Le dieu du carnage*, à mettre au jour par strates successives les mille et un non-dits qui sous-tendent les liens de ces deux couples. Extraordinaire dialoguiste, Yasmina Reza renoue ici avec la verve qui avait enthousiasmé lecteurs et spectateurs d'Arts, cette pièce qui lui avait valu à partir de 1994 un succès mondial (dans Arts, c'était la masculinité moder-

ne qui était mise à nu, ici c'est plutôt le couple urbain bobo).

Comme souvent chez Reza, on rit d'autant plus que les personnages deviennent méchants. « *On a voulu être sympathiques, on a acheté des tulipes, ma femme m'a déguisé en type de gauche, mais la vérité est que je n'ai aucun self control, je suis un caractère pur* », convient Michel Houllié au bord de la crise de nerfs. Alain, l'autre mari, ne va guère mieux : « *Vous savez, personnellement, ma femme a dû me traîner. Quand on est élevé dans une idée johnwaynienne de la virilité, on n'a pas envie de régler ce genre de situation à coups de conversation.* »

Même Véronique Houllié, la plus attentionnée aux autres des quatre (c'est une spécialiste du Darfour), craque : « *Et pourquoi ne peut-on être légers, pourquoi faut-il toujours que les choses soient exténuantes ?...* »

Quelques instants plus tard, Alain lui dira son fait, la comparant à Jane Fonda : « *Vous faites partie de la même catégorie de femmes, les femmes investies, solutionnantes, ce n'est pas ce qu'on aime chez les femmes, ce qu'on aime chez les femmes, c'est la sensualité,*

la folie, les hormones, les femmes qui font état de leur clairvoyance, les gardiennes du monde nous rebutent, même lui ce pauvre Michel, votre mari, est rebuté... »

Attention, les apparences sont parfois trompeuses, l'œuvre ici avance masquée. Derrière un premier niveau, disons boulevardier, très réussi, très drôle, avec de formidables trouvailles, affleure un propos passionnant sur la nature humaine et le monde contemporain (quoi de plus emblématique de la barbarie technologique qui nous envahit que cette irruption constante du portable d'Alain dans la conversation ?). Le rhum aidant, la violence est là, omniprésente, à fleur de peau, prête à jaillir au moindre dérapage. Les personnages sont sous pression (sociale, psychologique, sexuelle...) avec une envie irrésistible d'en découdre.

Créée à Zurich en décembre 2006, cette pièce ne devrait pas être montée à Paris avant 2008. Qui l'interprétera ? Il y a six ans, Yasmina Reza confiait au Monde qu'elle ne pourrait jamais écrire pour des acteurs médiocres. « *Mon écriture, ajoutait-elle, fait une confiance totale à l'acteur. Avec un acteur médiocre, il ne reste rien d'une pièce, plus de sous-texte, plus de densité dans les silences, plus aucune perversité, rien.* » Puisse-t-elle trouver les grands acteurs qui sauront incarner cette pièce formidable qu'est *Le dieu du carnage*. ■

FRANCK NOUCHI



LE DIEU DU CARNAGE de Yasmina Reza.

Albin Michel, 128 p., 10 €.

Pierre Combescot fait l'allègre portrait d'une intrigante qui gouverna un temps la France : la Galigai Leonora la diabolique

FAUT-IL BRÛLER LA GALIGAÏ ? de Pierre Combescot.

Grasset, 304 p., 18,90 €.

Passionnant personnage que cette intrigante qui régna, en sous-main, sur la France et dont le faux nom est Leonora Galigai ! Génie noir. Une personnalité hors norme, un destin hors du commun. Un appétit de vie monstrueux, une ambition colossale ; une intelligence mise au service du crime. Et pourtant, contraste, une bonne humeur, un esprit gai et fin, sociable avec des complaisances coupables.

Bosselée, noireude, le teint bistre, laide et de courte taille, cette Italienne qui craignait la *jettatura*, le mauvais œil, avait de l'ensorcellement à reven-

dre. Son commerce ? Le trafic d'influence. Sa puissance ? La suggestion.

Tout commence à Florence, en 1584. Catarina Dori, la mère de Leonora (alias Dianora), est l'une des blanchisseuses attirées de la cour. L'imagination n'est pas la moindre de ses vertus : elle fait passer sa fille pour la sœur de lait de Marie de Médicis. Aussi, Catarina dit entretenir (et c'est pur fantasme) des liens familiaux avec l'ancienne maison des Galigai ; elle se croit de la noblesse.

Leonora dut, au sein, attraper les séquelles de ces « *hallucinations de grandeur* ». Qu'importe ! La petite élopée est choisie pour servir la princesse Marie. Au palais Pitti, les crimes et les vengeances sont le quotidien. Leonora trouve grâce aux yeux de Marie qui est balourde (*balorda*) et dont le tempérament est mou quoique vindicatif. La

« *naine hystérique* » est enjouée, elle met du désordre dans l'étiquette, elle amuse mais surtout, elle calcule. Bientôt, son influence est considérable : elle oriente le mariage de la princesse vers la France et pousse cette « *grosse banquière* » dans le lit d'Henri IV, le rouquin au « *fumet âcre* » qui passe pour « *un vieux soudard* ». Bref, Marie est reine de France. Dans le même temps, Leonora épouse Concino Concini, un aventurier florentin qui doit sa réussite aux cartes « *à l'art du biseau* » : sa nature est mêlée de vice et d'assurance, il est cynique.

Couple détesté

Tous les deux combinent, « *s'entremettent, (...) traquent des prébendes* », et s'enrichissent. Leur faveur augmente comme leur fortune. Leonora est la tête politique de ce couple détesté. A la mort

d'Henri IV en 1610, Marie assure la régence. La « *moricaude* » veut un titre : elle sera marquise d'Ancre. Et Concini deviendra maréchal de France « *sans avoir jamais commandé une bataille* ». C'est Louis XIII qui décidera d'en finir avec l'influente Galigai : il la fera décapiter. Quant au ruffian florentin, il terminera avec une balle entre les deux yeux.

Pierre Combescot est très à son aise dans ce Grand Siècle où la brigade est un art. L'heure est au complot : Combescot jubile et son plaisir est communicatif. L'auteur des *Filles du Calvaire* (Prix Goncourt 1991, Grasset, « Les cahiers rouges ») est un romancier dont le goût pour les combinaisons d'alcôves, la licence, la magouille et la canaille est sûr. A cette altitude, la méchanceté s'aplaudait. C'est ce que fait le lecteur. ■

VINCENT ROY

Jérôme Lambert livre un surprenant et piquant deuxième roman Une triste mort à la jeunesse

FINN PRESCOTT de Jérôme Lambert.

Ed. de l'Olivier, 190 p., 16 €.

C'est dans la « *pépière* » de l'Ecole des loisirs, qui a vu naître une génération de jeunes romanciers, que Jérôme Lambert a fait ses premières armes. En littérature jeunesse, puis dans celle dite pour « *adultes* », avec *La Mémoire neuve* (éd. de l'Olivier, 2003). Quatre ans après ce récit qui explorait avec une grande sensibilité les blessures de l'enfance, on pouvait s'at-

tendre à voir le romancier poursuivre dans cette voie. Or, avec ce singulier *Finn Prescott*, aux allures faussement victorieuses, Jérôme Lambert surprend de belle manière.

Tout débute « le jour de la mort de Monsieur Prescott » – clin d'œil à Sylvia Plath. Prié d'assister aux obsèques de son lointain cousin, le narrateur observe, amusé, l'assistance et écoute les bribes de conversation qui, peu à peu, vont lui permettre de reconstituer la vie de Finn.

Après avoir grandi « *comme dans une glaise grisâtre, sans passion, sans force* », Finn, à 18 ans, est parti à « *la Ville* » étudier la médecine, avec l'application de celui qui craint de rater un moment capital de son existence. Revenu chez lui, épuisé et diplômé, le jeune homme repart, convaincu que le savoir ne vaut que s'il est « *cimenté de l'expérience du voyage* ».

Pour se frotter au monde, il choisit Londres – dont il fréquente, la nuit, les bars en compagnie de jeunes artistes – puis la campagne hollandaise, où il entrera en communion avec la nature. Ce qui lui vaudra de caresser

l'idée de devenir « *médecin naturel* », avant de vouloir embrasser la carrière d'écrivain de génie...

Vite dissipée, l'extase créatrice laisse place à une autre extase, amoureuse celle-ci, incarnée par Nina Carolyn Newland, que l'on dirait sortie d'un roman de Jane Austen. Reste qu'après dix ans de mariage la belle s'envolera au bras d'un autre. Dès lors, solitaire et mélancolique, Finn s'enferme dans son travail, jusqu'au jour où il croise dans un café un ancien camarade de fac. Le temps d'une nuit – l'un des plus beaux moments du livre – de retrouvailles émouvantes et cruelles, chacun va présenter le compte d'une vie faite de rêves et de désillusions, d'élans et de renoncements, d'amour défunt.

Tristement banal, ce portrait d'un homme « mort » à sa jeunesse et à ses idéaux ne serait rien sans l'écriture fine, concise, piquante de Jérôme Lambert qui sait nous amuser, nous émouvoir et nous instruire sur nos petites et grandes lâchetés. Et prouver qu'avec un rien d'audace on peut brillamment franchir le cap du deuxième roman. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

Quand la vie d'une femme rangée bascule Une semaine de folie sauvage

RAMATUELLE de Pierre Bourgeade.

Ed. Tristram, 110 p., 14 €.

Pierre Bourgeade, écrivain subtil à la prose impeccable, fort d'une cinquantaine de livres, d'une dizaine de pièces de théâtre, et aimant jouer avec le langage, a sûrement pensé, en intitulant son dernier roman *Ramatuelle*, à la manière dont on peut décomposer le mot en « Rama tue elle ».

C'est un livre à lire sans reprendre souffle, en se laissant aller au rythme fou, mais savamment calculé, de sept jours dans la vie d'une femme, racontés par elle-même, d'un 24 juin à un 1^{er} juillet. Elle s'appelle Françoise d'Elbée. Elle a 35 ans. Elle est fille de médecin, née à Passy, se sent très « normale », bourgeoisement mariée à un banquier – deux enfants, un bel appartement, un maître d'hôtel. S'ennuie-t-elle ? Est-elle « froide » ? Son mari ne le lui a jamais dit. Elle a peu d'amies, ayant « *tousjours eu horreur des conversations qu'ont entre elles les fem-*

mes sur les hommes, l'amour, tout ce qui touche au sexe ».

Comme chaque année depuis cinq ou six ans, elle part seule, en voiture, pour sa maison de Ramatuelle, une semaine avant d'être rejointe par son mari et ses enfants. Un petit sas de solitude bien venu, dans ce paysage qu'elle aime et qu'elle évoque magnifiquement. Sur la route de La Garde-Freinet, après avoir roulé des heures sur l'autoroute, elle est prise d'un coup de fatigue. Elle s'arrête sur un terre-plein et s'endort. Réveillée par des cris, elle assiste à une scène horrible qui se termine par la chute d'une voiture dans le ravin, et s'évanouit. Revenue à elle, elle aperçoit les deux jeunes auteurs du crime aux prises avec des gendarmes. Elle les présente comme les témoins du drame et propose de les emmener avec elle. Elle les invite chez elle.

« On apprend très vite »

A partir de là, il faut l'accompagner dans cette semaine de violence, de vols, de meurtres, de sexe, tout le contraire de sa vie rangée, qu'elle a choisi d'annuler en une minute, basculant dans

un autre monde, dans lequel « *ou on ne tue rien, ou on tue tout le monde* ». Un univers auquel on s'adapte mieux qu'on ne l'aurait imaginé, « *on apprend très vite* ».

Ces sept jours de folie sont pour Françoise sept jours de vie intense. « *C'est beaucoup pour un être humain, une femme surtout.* » Mais comment en finir ? Aucun retour à la vie supposée normale, à l'existence d'autrefois n'est possible. Et si, dans cette semaine, dramatique et tragique, Françoise avait appris le sens d'un mot : impitoyable ? ■

Jo. S.



ECRIVAINS

Les Editions Amalthee recherchent de nouveaux auteurs

Envoyez vos écrits : Editions Amalthee 2 rue Crucy 44005 Nantes cedex 1 Tél. 02 40 75 60 78 www.editions-amalthee.com

JACQUES RIGAUD
rencontre
AUX CAHIERS DE COLETTE
le jeudi 8 février à partir de 18h.
à l'occasion de la parution de **Le Prince au miroir des médias**
Machiavel 1513 - 2007 (Ed. Arléa)
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^e Tél. 01 42 72 95 06

Le journal d'une aristocrate russe dans le Berlin mondain du III^e Reich finissant

Guermantes sous les bombes

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE RUSSE À BERLIN 1940-1945 (The Berlin Diaries 1940-1945) de « Missie » Vassiltchikov.

Traduit de l'anglais par Anne-Marie Jarriges et Anne Guibard. Phébus. « Libretto », 512 p., 12 €.

Marie Vassiltchikov – que tout le monde appelle « Missie » – arrive à Berlin en janvier 1940. Elle a quitté avec ses parents la Lituanie où la famille, riche et aristocratique, s'était réfugiée après la révolution bolchevique. Agée de 22 ans, Missie est polyglotte et son carnet d'adresses est impressionnant : elle ne tarde pas à trouver un emploi au ministère des affaires étrangères, et parvient habilement à s'y rendre utile, malgré la méfiance de quelques dignitaires nazis. Elle rencontre naturellement des diplomates et même en leur compagnie une vie mondaine et relativement paisible jusqu'aux premiers bombardements.

Elle quitte Berlin en septembre 1944 pour Vienne, où elle a de nombreuses relations. C'est désormais comme infirmière dans des hôpitaux militaires

qu'elle travaille. L'approche des troupes soviétiques la jette sur les routes comme des millions d'autres : elle survit et épouse un officier américain en janvier 1946.

Pathétique et touchant, son journal des années de guerre séduit par l'énergie tenace et presque toujours enjouée de la jeune femme aux prises avec les difficultés qu'on imagine, les horreurs vues et qui d'ailleurs ont été racontées par bien d'autres – et parfois avec plus de sensibilité qu'on n'en trouve ici. Certes, Missie s'apitoie sur les victimes des bombardements, les blessures qu'elle soigne la révoltent, mais on sent toujours une certaine distance entre elle et la douleur du monde. Elle se sent à part.

L'angoisse et la tendresse

Apprenant la mort d'une amie de son père, décapitée dans un bombardement, elle écrit : « *Bien que je sois de plus en plus effrayée, je sens malgré tout que je ne périrai pas de cette manière.* » Ce n'est pas de l'insensibilité ni du fatalisme : l'angoisse et la tendresse apparaissent dès qu'il s'agit d'un ami ou d'un membre de sa famille. Cette froideur apparente est plutôt affaire d'éducation : une jeune fille bien élevée ne

cède pas volontiers à l'émotion. Même devant les pires horreurs, on se tient droite.

Quoi qu'il en soit, deux aspects beaucoup plus frappants différencient ce journal d'autres récits plus élaborés et plus littéraires. La première originalité est celle du milieu social : nous sommes ici dans la haute aristocratie, Missie connaît tout le monde. Les Bismarck, les Hanovre, les Lichtenstein apparaissent à chaque page avec les Metternich et les Tour et Taxis. C'est chez des ambassadeurs qu'on dîne, dans des châteaux qu'on se réfugie, et c'est du champagne qu'on boit, même si on n'a strictement rien à manger. Missie plaint, d'une plainte très sincère, les endeuillés, les spoliés, les affamés. Elle soigne les blessés avec dévouement, souvent au risque de sa santé, mais, comme chacun d'entre nous, c'est d'abord pour ses amis et ses proches qu'elle souffre : leurs Titien pillés, leurs châteaux détruits, leurs vignes dévastées. Pour qui ne l'a pas vécu, ce côté Guermantes sous les bombes est assez réjouissant.

L'autre intérêt du livre est bien différent. Une partie des aristocrates allemands étaient opposés à Hitler, et certains d'entre eux ont participé à la tentative d'assassinat du Führer manquée



Marie Vassiltchikov. COLL. PARTICULIÈRE

par le général Claus von Stauffenberg le 20 juillet 1944. Missie savait que quelque chose se préparait et fréquentait certains des conspirateurs. Elle tenta avec une grande bravoure de les aider quand ils furent emprisonnés.

Parmi d'autres preuves de sa solidarité avec les conjurés, sa démarche auprès de la vedette de cinéma Jenny Jugo, un peu plus âgée qu'elle mais avec qui elle sortait souvent pour aller danser. Missie va la voir sur un tournage dans les studios de l'UFA. Il s'agit d'obtenir un rendez-vous avec Goebbels pour implorer sa clémence envers les personnalités emprisonnées. La comédienne, qui lui dépeint Goebbels comme « *un sadique et un vicieux* », « *un tel salaud qu'il n'accepterait jamais d'aider qui que ce fût* », lui déconseille toute tentative d'intervention.

Le long passage sur la conjuration est aussi une source utile pour les historiens de cet événement. On y découvre ainsi des allusions à l'un de ses aspects les plus délicats : la divulgation possible par la radio de Londres de certains noms de comparses qu'aurait sans cela ignorés la Gestapo.

C'est là peut-être une des raisons qui poussèrent l'auteur à ne faire publier son journal qu'après sa mort en 1978. Son frère, aidé par toute la famille, se chargea de la publication. Ses commentaires sur le contexte historique, intercalés dans le texte, sont d'une précision élégante et discrète. ■

JEAN SOUBLIN

L'héroïne controversée du Far West apparaît sous un autre jour dans ses « Lettres à sa fille »

Calamity Jane en écrivain et tendre maman

LETTRES À SA FILLE de Calamity Jane.

Traduit de l'anglais par Marie Sully et Gregory Monro. Rivages « Poches », 128 p., 5,95 €

Cavalière émérite, tirant plus vite que son ombre, hôtesse de saloon, cuisinière, elle a conduit des diligences, été éclaireur dans l'armée, a défié les Indiens. De son vivant, Calamity Jane (1852-1903) suscitait déjà tant de curiosité qu'on a dit sur son compte tout et son contraire. Pour certains, c'est la plus grande héroïne du Far West ; pour d'autres, une prostituée, alcoolique et illettrée.

Dans ce contexte, l'existence des *Lettres à sa fille* est un élément-clé, accréditant l'idée qu'elle aurait de surcroît été une bonne mère. Elle aurait eu cette fille Janey en 1873 avec Wild Bill Hickok, autre grande figure de la légende de l'Ouest, assassiné en 1876. Incapable de renoncer à sa vie aventureuse mais soucieuse de fournir une bonne éducation à sa fille, elle l'aurait confiée à des parents adoptifs. Parfois, le soir au bivouac, elle épanchait sa tendresse maternelle dans un vieil album qui la suivait partout.

Il ne s'agit pas à proprement parler de lettres, mais d'un journal intime dont l'histoire est à elle seule une épopée : Gregory Monro, un jeune acteur réalisa-

teur français, a acquis en 2004 le manuscrit de ce journal, rescapé d'un musée des trésors de l'Ouest fermé dans les années 1960 et où la fille de Calamity Jane eut un petit boulot de guide à la fin d'une vie misérable. La nouvelle édition des lettres de Calamity Jane a donc été établie, corrigée et augmentée à partir du manuscrit original, exposé en ce moment même à Paris (1).

On y découvre une femme surprenante, qui confie à sa fille de 20 ans : « *J'ai fait quelque chose de fou il y a quelque temps, j'ai épousé Charley Burke. Il m'a eue dans un moment de faiblesse et nous nous sommes mariés. C'est un brave homme, honnête et carré, mais je ne l'aime*

pas, Chérie. » Ou encore : « *Un nommé Mulog me demande l'histoire de ma vie et tu aurais dû entendre les mensonges que je lui ai racontés. Le vieil abruti. Il a dit qu'il ferait de l'argent pour moi en les vendant. (...) J'ai fait celle qui savait à peine écrire. Comme histoire de ma vie, ce sera donc soigné.* » Emplies de souvenirs vrais ou faux mais toujours étonnants, ces lettres décrivent la naissance d'un mythe, celui de la première femme libérée de l'Ouest et peut-être même des États-Unis. ■

GÉRARD MEUDAL

(1) « *Calamity Jane ou les légendes de l'Ouest* », Musée des lettres et manuscrits, 8, rue de Nesles, Paris-3^e. Jusqu'au 29 avril.

Le sarcasme et la distinction de Sylvia Townsend Warner

Une Anglaise très comme il faut

LAURA WILLOWES (Lolly Willowes) de Sylvia Townsend Warner.

Traduit de l'anglais par Florence Lévy-Paolini, éd. Joëlle Losfeld « Arcanes », 214 p., 10,50 €.

C'est un enchantement véritable : se glisser, presque à la dérobée, dans le monde entrouvert par Sylvia Townsend Warner, suivre les méandres de quelques vies ordinaires dans l'Angleterre du début du XX^e siècle (des scènes d'enfance, un mariage, un deuil, des repas d'anniversaire, l'ordonnement

millimétrique d'une maison bourgeoise, des questions sur les mérites supposés de l'armoise ou sur les relations avec une nourrice) et s'apercevoir, d'un seul coup, que tout s'est produit à travers ces petits riens. Tout : ce que Geneviève Brisac, dans sa très belle préface au roman de Sylvia Townsend Warner, appelle « le style » - autrement dit « *la liberté conquise, le regard détaché* ». En quelques phrases délicates, presque désinvoltes (en tout cas jamais appuyées), cette Anglaise née en 1893 et morte en 1978 peint un univers complet et, comme en creux, les troubles de ceux qui l'habitent.

Laura Willowes, dite Lolly, se prête à merveille à la légèreté de ce trait. Singulière par le physique (des yeux gris fort écartés « *dont la teinte ne tirait ni sur le bleu ni sur le vert, mais semblait simplement d'un noir très dilué* ») et paradoxale, ambiguë par le moral. Affirmée, très peu soucieuse de conventions, et pourtant complètement soumise (en apparence) aux contraintes imposées par sa famille, son milieu, son époque. Tout à fait prête, par exemple, « *à admettre que l'on disposait d'elle au mieux des besoins de la famille* » après la mort de son père. Normal : elle a « *un peu l'impression d'être un morceau du patrimoine que l'on aurait oublié dans le testament* ».

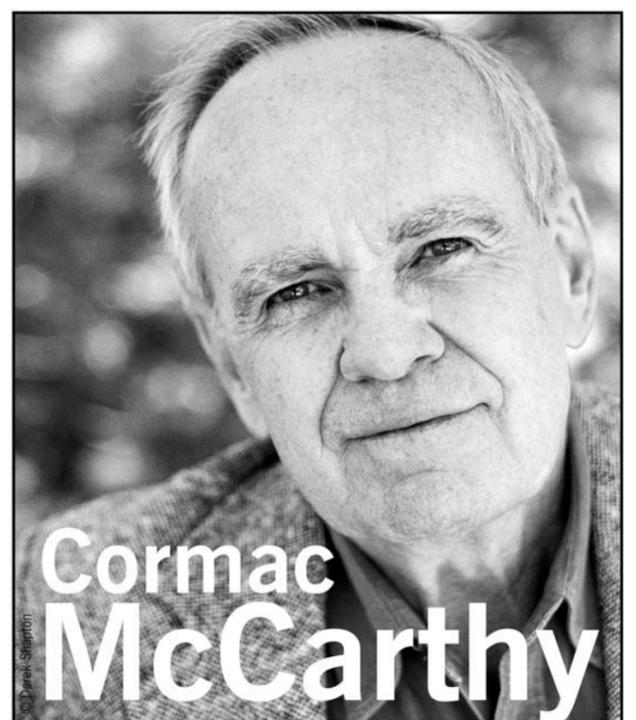
Égalité d'humeur

Donc, Laura, l'héroïne, se prête de bonne grâce à l'emménagement chez ses frères et belles-sœurs. L'époque est à l'émancipation pour certaines femmes, pas pour elle. Et la famille Willowes fait partie de ces conservateurs par choix : « *Le confort des lits dans lesquels ils dormaient et des sièges sur lesquels ils s'asseyaient les persuadait subtilement du respect qu'ils devaient au bon sens de leurs ancêtres.* » Cependant, bien

des choses flottent, sous la placidité de la jeune femme. Bien des ironies, surtout. Vivre à Londres ? « *La vie à Londres était bien remplie et passionnante. Il y avait les boutiques, les défilés de la Famille royale et des chômeurs (...), et les rues brillamment éclairées le soir.* » C'est ainsi que Sylvia Townsend Warner donne un aperçu de ce qui fait la vie intérieure de ce personnage très anglais, très comme il faut, très libre et totalement sans pitié, quand l'occasion s'en présente.

La critique, franchement virulente, de l'ordre établi ne passe pas par des jugements frontaux, mais par le regard. Ah ! le regard de Laura. Sur ses nièces, dont elle s'occupe avec gentillesse, constance et une parfaite égalité d'humeur : « *C'était des enfants insignifiantes.* » Et sur sa très pieuse belle-sœur Caroline, chez laquelle elle vit et dont elle ne connaît jamais les pensées, sauf celle-ci, un jour que l'héroïne la complimente sur l'ordre qui règne dans ses tiroirs : « *Nous avons un bon exemple. Le linceul était plié dans la tombe.* » Devant un sens du sarcasme si parfaitement distingué, on ne peut évidemment que s'incliner. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE



Cormac McCarthy

Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme



Éditions de l'Olivier

La librairie
LES CAHIERS DE COLETTE
23-25, rue Rambuteau, Paris 4^{ème} - Tél. 01 42 72 95 06

recevra

LUC BONDY
le vendredi 2 février
à partir de 18h.

à l'occasion de la parution de
Mes Dibbouks
(Christian Bourgois Ed.)

CHRISTIAN GAILLY
le samedi 3 février
à partir de 17h.

à l'occasion de la parution de
Les Oubliés
(Ed. de Minuit)

En cette période de campagne électorale, plusieurs ouvrages interrogent les enjeux politiques de la croyance

Un commandeur, ses fidèles

C'est l'un des attributs les plus mystérieux du pouvoir, politique, religieux ou encore intellectuel : avant tout discours, en deçà de toute argumentation, sa capacité à provoquer le respect, voire la soumission ; son aptitude à créer, autour de lui, l'élan individuel comme l'effervescence collective. En période de campagne électorale, quels que soient les gaffes des unes, les faux pas des autres, un tel phénomène se manifeste bien sûr avec une intensité toute particulière.

Certes, au sein de nos démocraties modernes, et sous l'œil des caméras, ce qu'on nomme « charisme » est une chose plutôt fragile : « Ce sont aujourd'hui l'effacement des distances et la banalisation qui menacent les pouvoirs. Trop proche, trop visible ! Le charisme, ça ne se reçoit plus, ça se travaille. Les anciennes recettes n'y suffisent plus... », note Yves Pourcher dans un bref essai intitulé *Politique parade. Pouvoir, charisme et séduction* (Seuil, 240 p., 17 €).

L'ethnologie y décrit les artifices de plusieurs têtes couronnées (Mohammed VI, entre autres) et les astuces de quelques présidents (Reagan, Mitterrand, Chirac) : « Qu'ont-ils de rare, d'unique peut-être, ces "faiseurs de sympathie" ? Dans toutes les langues, les mots abondent : aura, rayonnement,

présence inégalée, grâce, baraka, chaleur, talent et, pour finir, sésame du pouvoir, toujours là, le charisme. Enigme des lieux et des personnalités ? Certains sont allés voir... »

Oui, ils sont quelques-uns, ethnologues et sociologues, mais aussi historiens et philosophes, à explorer non seulement les territoires de l'enthousiasme politique, mais aussi les limites de toute croyance vécue. C'est à leurs travaux respectifs que ce dossier est consacré.

A commencer par l'enquête de Nicolas Mariot sur les « récits de liesse » qui entourent d'ordinaire les déplacements présidentiels à travers la France : « Je ne me laverai pas les mains de trois jours ! », s'exclamait par exemple une femme qui venait tout juste de serrer la main du général de Gaulle, en avril 1963, dans l'Aube.

Pour autant, cet enthousiasme vaut-il engagement politique ? Rien n'est moins sûr, affirme Nicolas Mariot dans *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002* (Belin, « Socio-histoires », 352 p., 24 €). Interrogeant le sens des acclamations, hurras et autres chapeaux jetés en l'air, le jeune sociologue montre qu'il y a souvent loin du « faire » au « croire », et que, contrairement à une idée reçue, applaudir ne signifie pas forcément adhérer. ■



J. BI. EMRE ORHUM

Nicolas Mariot : « Pas de propagande. Juste une bonne préparation »

Comment en êtes-vous venu à travailler sur les « promenades présidentielles » et sur « l'esprit de liesse » qui les entoure ?

Ma première rencontre avec la politique remonte à 1986. J'avais 16 ans, j'étais élève à Besançon, je participais (doucement) au mouvement contre la réforme Devaquet. J'ai eu le sentiment que la manifestation était une sorte de figure obligée de l'adolescence. Plus tard, j'ai étudié l'histoire à Sciences Po. Là-bas, de Michel Winock à Jean-Pierre Rioux, chacun entonnait le même couplet sur les fêtes qui « intègrent », les grands moments d'effervescence collective qui jouent un rôle fondamental dans la « construction » de l'identité nationale. Je me suis dit : allons vérifier ! Et j'ai choisi de travailler sur les voyages présidentiels.

Quelle a été votre méthode ?

Il s'agissait de comprendre ce mystère : pourquoi le voyage en province semble ne jamais connaître l'échec, au sens où le président reçoit systématiquement, dit-on, son quota de vivats et d'acclamations ? Cet immanquable suc-

cès repose en fait sur une formule simple qui consiste à dire : si les gens applaudissent, c'est qu'ils y croient. Tous les commentateurs, soutiens ou opposants au président, restent dans le cadre de ce schéma déductif : de la description des comportements, ils infèrent ce que les gens croient. Pourtant, chacun s'est déjà retrouvé à applaudir un spectacle qu'il a trouvé « moyen », par politesse ou mimétisme. On peut donc expliquer le succès des visites sans le faire reposer sur le charisme présumé du président, ou le civisme supposé des spectateurs. Le rôle des préparatifs est essentiel : ils plantent le décor et mettent les citoyens en situation de spectateurs. D'ailleurs, pendant longtemps, on organise des fêtes (spectacles militaires, feux d'artifice...) qui rendent la présence présidentielle presque marginale. Même de Gaulle se laisse tromper par ce décor : en 1959, il stoppe dans un village où il n'est pas censé marquer l'arrêt, parce qu'il croit reconnaître les signes habituels de l'accueil. Le quiproquo est entier, car si le maire a passé l'écharpe tricolore, c'est pour

célébrer une foire porcine, pas l'auguste voyageur...

Votre enquête s'appuie essentiellement sur des archives écrites. Pourquoi ne pas être allé à la rencontre de celles et ceux qui se sont rassemblés afin de voir le président ? Pourquoi ne pas leur avoir demandé : « Que faites-vous là ? »

Au début, j'y suis allé. J'ai passé des questionnaires dans le public d'une visite de François Mitterrand à Lille, mais je pourrais résumer l'enquête en disant qu'elle a consisté à prendre lentement conscience que cette question n'a pas de sens. Pourquoi ? Evidemment savoir que les gens sont là par hasard ou, à l'inverse, parce qu'ils sont « sympathisants » n'est pas sans intérêt. Mais cela empêche de voir l'essentiel, c'est-à-dire le fait que les acclamations sont des comportements qui ont pour caractéristique d'être dépersonnalisés. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que ce sont des attitudes qui peuvent se passer de sentiments ou de croyances, des gestes que tous les participants peu-

vent faire sans avoir à les justifier. Voilà ce qui fait leur force.

Pour vous, il n'y a aucune nécessité à aller chercher « ce que les gens ont dans la tête ». Peut-on bâtir une sociologie du politique sans prendre au sérieux l'intime conviction ?

Oui. Les convictions, dans ce travail, je m'en moque complètement ! Tout l'objectif du livre est d'expliquer comment la liesse et l'effervescence sont des institutions comme les autres : elles préexistent à leur réalisation parce qu'elles ont été apprises, notamment dans le cadre familial ou à l'école. C'est pourquoi les élus locaux comme les policiers des RG ne se trompent guère en prévoyant non seulement l'affluence, mais même l'enthousiasme. Il n'y a là ni dressage ni propagande bien menée, juste une bonne préparation. Vous remarquerez d'ailleurs que cela est tout à fait admis pour le « Téléthon » par exemple. Dans un contexte politique, en revanche, on dénonce une « claque », on voit dans l'organisation la preuve d'une manipulation, comme si l'applaudissement devait être spontané pour être « vrai ».

Vous-mêmes, vous ne croyez à rien ?

Si. Je crois à la sociologie ! Il n'y a guère de surprise en la matière. J'ai évidemment des convictions personnelles, mais je possède surtout la plupart des déterminants qui permettent d'expliquer un fort intérêt pour la politique : capital scolaire élevé, socialisation à la politique... Or toutes les études électorales le constatent : la majorité des gens sont peu politisés, la plupart ne reconnaissent même pas les hommes politiques sur une photo. Et pourtant ils votent ! Et ça n'a rien de grave. Je crois qu'en général on accorde beaucoup trop de place aux effets de croyance. Or, en temps ordinaire, la vie d'un régime repose plus sur les routines et le conformisme que sur l'engagement citoyen, sans qu'il faille y voir un drame. La vie en commun suppose le partage d'idées qui ne sont souvent rien d'autre que des présupposés auxquels nous donnons un assentiment sans y penser, parce que nous n'y avons simplement jamais réfléchi. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN BIRNBAUM

ZOOM

JOSIANE BEHMOIRAS

Dora B.



Histoire de ma mère, devenue clocharde

ANATOLIA

CHRISTIANISME ET MONDE MODERNE. Cinquante ans de recherches,

de Paolo Prodi
Du travail de ce grand historien italien du catholicisme moderne presque rien n'était jusqu'ici accessible en français. Ses ouvrages sur la monarchie pontificale, l'histoire du serment dans l'organisation des formes de pouvoir, ou encore sur la justice des monothéismes n'ont donc pas eu en France, en dehors des cercles de spécialistes, tout l'écho qu'ils méritaient. Il faut donc se féliciter de la parution de ce recueil d'articles qui donne un bon aperçu de l'ampleur des champs couverts par Prodi, mais aussi de l'évolution de ses perspectives théoriques. On retiendra ici peut-être surtout les textes consacrés au dépassement du droit canon

après le concile de Trente (1545-1563), qui ouvre la voie à un partage durable mais toujours discuté entre for interne et for externe, entre ce qui concerne la conscience et ce qui relève de la loi : c'est sur ce « dualisme entre sacré et pouvoir », aujourd'hui menacé par l'expansion de la loi positive selon Prodi, que s'est construite une modernité de l'Europe qui conférait une place nouvelle à la conscience. Passant d'un point technique d'histoire du droit à de vastes panoramas qui embrassent plusieurs siècles d'histoire, Paolo Prodi bouscule dans ce livre engagé les routines tranquilles de l'historiographie catholique. *O. Ch.*
Traduit de l'italien par Antonella Romano, Gallimard/Seuil « Hautes études », 462 p., 28 €.

RELIGION ET CULTURE. Europe 1500-1800, de Kaspar von Greyerz. Aux explications lapidaires de la

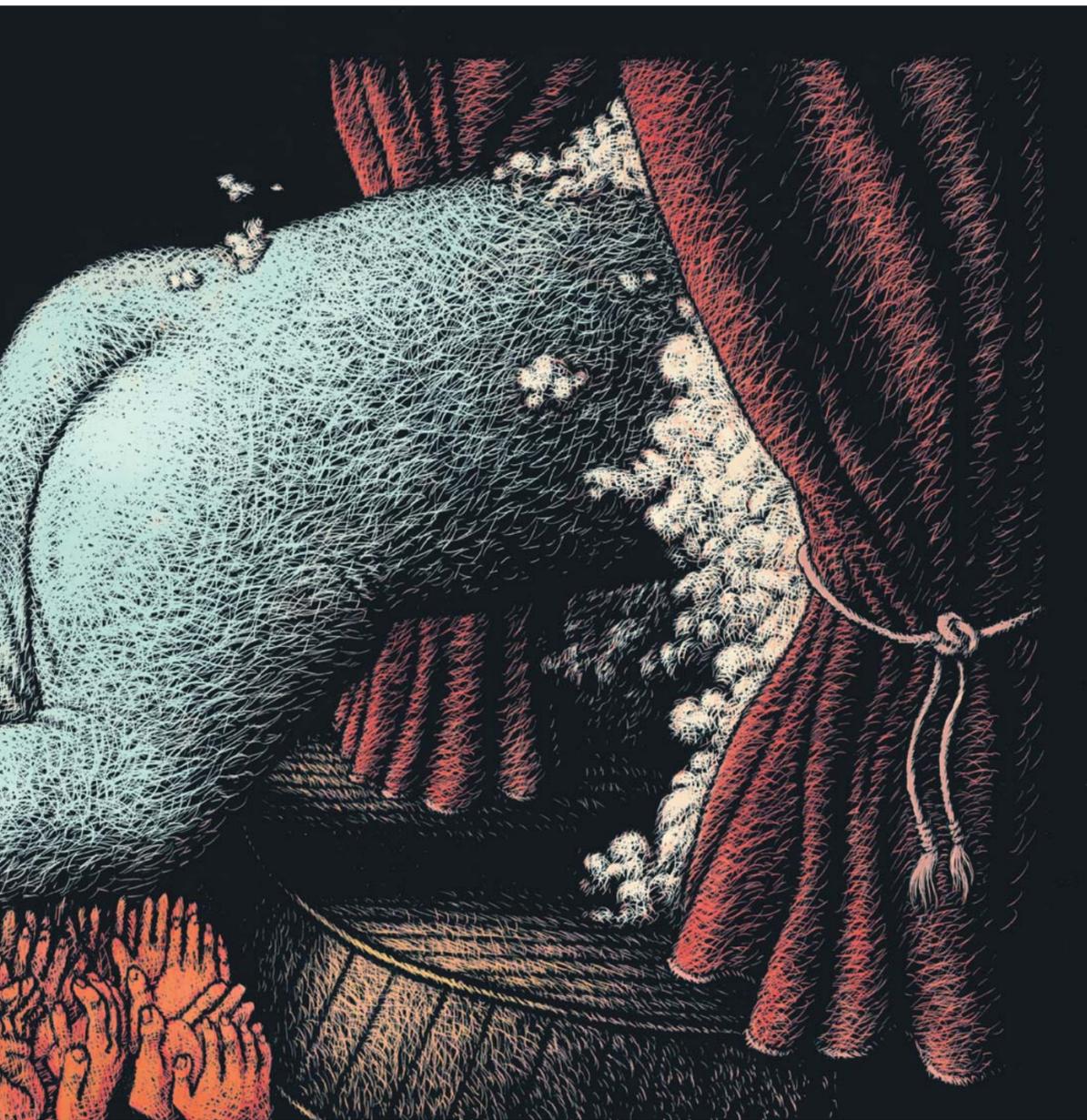
formation moderne des identités confessionnelles et des Etats territoriaux entre la Réforme protestante et la Révolution française, ce livre de Kaspar von Greyerz, qui brasse une vaste documentation étendue à toute l'Europe occidentale, apporte un démenti stimulant. Non seulement l'auteur montre qu'il n'y a pas eu de processus unique d'avènement de la modernité, et qu'il est donc vain de vouloir assigner à celle-ci une origine singulière (dans l'éthique calviniste, dans la sécularisation de l'Etat ou encore dans l'exaltation religieuse du pouvoir absolu des rois), mais il congédie avec vigueur les partages ruineux entre superstition et foi, magie et religion, culture populaire et culture des élites qui entravent toute analyse sérieuse sur les pratiques religieuses antérieures au XVIII^e siècle. La rupture des Lumières, qui qualifient et disqualifient des pans entiers de

cette religion traditionnelle comme autant de survivances paganisantes, d'erreurs populaires et de gestes sans raison, n'en ressort qu'avec plus de relief. *O. Ch.*
Traduit de l'allemand par Eliane Kaufholz-Messmer. Ed. du Cerf, 2006, 384 p., 39 €.

LES ATMOSPHÈRES DE LA POLITIQUE. Dialogue pour un monde commun, sous la direction de Bruno Latour et Pasquale Giardi. Une conversation savante et polyphonique fait-elle un livre ? C'est ce qu'ont pensé les organisateurs de cette rencontre, tenue à Venise en 2004, qui a rassemblé plusieurs intellectuels, d'horizons variés, dont le philosophe Peter Sloterdijk et l'historien Giovanni Levi, pour discuter d'« un monde commun » et chercher à « rendre un peu respirable l'air du bon gouvernement ». D'abord surpris par la forme

du débat, le lecteur entre progressivement dans l'intimité de la discussion, pour son plus grand profit, puisqu'il y trouve matière à repenser, à l'aide de nouvelles propositions – telle la « serre » de Sloterdijk – la démocratie, l'universalité et la relativité des croyances ou « la grande épreuve de l'Islam ». *N. O.*
Les empêcheurs de penser en rond, 350 p., 18 €.

LE PRINTEMPS DU POLITIQUE. Pour en finir avec le déclinisme, sous la direction de Michel Wieviorka. Le XXI^e siècle sera-t-il celui de l'anti-politique ? Telle est la question que se sont posée une douzaine de chercheurs, lors d'une rencontre internationale et pluridisciplinaire organisée en mai 2005. Ce volume en est le fruit, et il interroge les contours et les limites d'un éventuel « réenchantement du politique ». Avec les



Une Jeanne d'Arc vendéenne au secours des Poilus

CLAIRE FERCHAUD
La Jeanne d'Arc de la Grande Guerre
de Jean-Yves Le Naour.

Hachette Littératures, 288 p., 20 €. En librairie le 7 février.

Lorsque Jean Paul II s'est rendu en Vendée en 1996, le souverain pontife s'est recueilli sur la tombe du « père de la Vendée », Grignon de Montfort (mort en 1716), grand promoteur du culte du Sacré-Cœur de Jésus en lien avec les révélations de Marguerite-Marie à Paray-le-Monial. Rien, en revanche, pour la « Jeanne d'Arc de Cholet », Claire Ferchaud, qui avait pourtant mobilisé des centaines de milliers de catholiques pendant la Grande Guerre autour de ce même cœur sanglant du Christ. Il est vrai que « Sœur Claire », avait causé bien des soucis aux prédécesseurs du pape polonais.

Au départ, en 1916, les choses se présentaient plutôt bien pour la jeune Ferchaud (née en 1896). Alors que tous les belligérants croyaient en une guerre courte, le conflit n'en finit pas, laissant de terribles pertes. Pour terminer enfin l'affrontement, les attentes s'exacerbent et conduisent dirigeants et populations à se tourner vers les personnalités charismatiques qui ouvrent des voies d'espoir. Aussi, lorsque cette paysanne modeste de Loublande (Deux-Sèvres), inscrite dans la tradition vendéenne réactionnaire, s'annonce porteuse de messages du Christ, décisifs pour la victoire de la France, les enthousiastes ne manquent pas, tels ces pèlerins qui se rendent autour de la ferme familiale pour rencontrer, parfois en forçant la porte, l'héroïne d'un catholicisme de combat.

Déjà sujette à des visions dans son enfance, Claire leur donne un tour politi-

que à partir de la fin 1916. Jésus lui aurait confié la double mission de « bouter les Allemands hors de France » et de ramener le pays à la soumission à Dieu. Pour accomplir son œuvre, il lui fallait rencontrer le président de la République Raymond Poincaré, et obtenir que le drapeau français se pare de l'insigne du Sacré-Cœur.

Mystique du bocage

Celle que l'on voyait en nouvelle Jeanne d'Arc rassemble de nombreux soutiens tant et si bien qu'elle obtient même une entrevue avec un Poincaré peu convaincu. Le président n'est pas le seul à se montrer sceptique : au sein du clergé, certains appellent à la prudence, tandis que d'autres s'inquiètent d'une initiative qui risque de raviver l'opposition de la République à l'Eglise, d'autant plus que les visions de la mystique du bocage contribuent à relancer le culte du Sacré-Cœur au moyen de campagnes de consécration, de la diffusion d'insignes et même d'une pétition pour faire apposer le Sacré-Cœur sur le drapeau français.

L'échec de l'action et des prophéties de la visionnaire amènent l'Eglise à prendre ses distances, jusqu'au refus par Rome en 1920 d'approuver son militantisme. Dès lors Ferchaud et les siens s'enferment dans une « dérive sectaire », qui les conduit dans le sillage traditionaliste après Vatican II (1962-1965). Sans expliquer l'« étonnant pouvoir de séduction » de « Sœur Claire », le récit de Jean-Yves Le Naour court jusqu'à la mort de la mystique en 1972 et à la survivance de son groupe. Il est appuyé sur une riche documentation : les archives de l'évêché de Poitiers comme celles de la communauté lui sont pourtant restées fermées. Claire et ses fidèles seraient-ils encore si inquiétants ? ■

NICOLAS OFFENSTADT

De la chaire à l'urne

LES VOIX DE DIEU.
Pour une autre histoire du suffrage électoral : le clergé catholique français et le vote (XIX^e-XX^e siècle)
d'Yves Déloye.

Fayard, 410 p., 28 €.

En 1910, Charles Marcault, un obscur abbé tourangeau, publie un traité de 530 pages au titre fort peu catholique : *L'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur*. En apparence, l'auteur y dénonce les « moyens employés par l'anticléricalisme pour capter les suffrages du peuple ». Difficile pourtant de croire que l'indignation de l'abbé est vraiment sincère. Sa liste des techniques censées permettre de gagner les élections est en effet si détaillée que son livre a tout l'air d'un vade-mecum à l'usage des catholiques. L'Eglise l'a compris : face aux offensives anticléricales de la République, la circonscription est plus que jamais une terre de mission.

Comme le raconte Yves Déloye dans cette savoureuse histoire du « cléricisme électoral » centrée sur la III^e Républi-

que (1870-1940), les prêtres n'ont pas manqué d'imagination pour amener leurs ouailles à choisir les « bons » candidats : par d'acrobatiques « bricolages théologiques », on n'hésite pas à comparer l'abstention à une « apostasie », on explique que « bien » voter renforce les chances de salut...

Il y a bien sûr dans cette « éthique intégrale », qui tend à faire de l'électeur un « soldat de Dieu », une entorse au principe de la laïcité républicaine, selon lequel l'électeur doit être « libre, désintéressé, [et] capable d'oublier ses distinctions de classe et de religion au moment de voter pour se faire l'interprète éclairé de l'intérêt général ». Reste qu'en devenant de « véritables experts en science électorale », voire en briguant eux-mêmes les suffrages de leurs concitoyens, certains militants catholiques, laïcs ou religieux, auront largement contribué à la « politisation » de la société française. Au risque d'aiguiser une « conscience civique qui deviendra bientôt jalouse de son indépendance », autrement dit de participer malgré eux à une « sécularisation » des esprits. ■

THOMAS WIEDER

contributions, entre autres, de Joao Caraça, Nilüfer Göle, Elias Sanbar, Simonetta Tabboni et Alain Touraine. *J. Bi.*
Robert Laffont, 130 p., 13 €.

AVOIR UN IDÉAL. Est-ce bien raisonnable ?

de Michel Lacroix
« Etre idéaliste aujourd'hui, c'est avoir la tête dans les étoiles et les pieds sur terre. » Cette définition de l'idéal proposée par Michel Lacroix peut sembler paradoxale. Car l'idéaliste se caractérise avant tout par un refus du réel, une préférence pour « la pensée pure ». Dans un discours en forme de longue dissertation philosophique, Michel Lacroix revient sur les différentes conceptions de l'idéal en insistant sur le XIX^e et le XX^e siècle. Il évoque ainsi l'héritage des romantiques, le rôle des nihilistes dans la formation des idéaux d'aujourd'hui. Ce professeur de philosophie s'appuie sur

Nietzsche, Hegel, Kant ou Renan pour souligner les dangers de l'idéalisme et tenter d'en dégager les côtés positifs. Qu'il s'agisse d'engagement politique, de réussite professionnelle ou de succès amoureux, pour Michel Lacroix, l'objectif est de réconcilier un jour idéalisme et modération. *A. V.*
Ed. Flammarion, 224 p., 17 €.

LA CITÉ BIBLIQUE. Une lecture politique de la Bible, sous la direction de Shmuel Trigano
La notion de « théocratie » a, selon Shmuel Trigano, occulté ou empêché une claire définition de la « spécificité d'Israël face aux régimes monarchique et oligarchiques ». A cette première barrière idéologique, s'en ajoute une autre, épistémologique celle-ci : « En effet, écrit Trigano, la politique, dans le judaïsme ne constitue pas une instance en tant que telle, qui se

donnerait à voir spontanément. » C'est donc à cette dimension « inexorablement politique » du judaïsme que se sont attachés les différents contributeurs de ce volume collectif, « non pas tant parce qu'il est une religion qui aspirerait à régir la cité que parce qu'il est indissociable de la condition du peuple ». L'ouvrage se divise en trois parties : « Le Pouvoir », avec notamment un texte de Yoram Hazony sur l'enseignement politique de la Bible hébraïque ; « Les Philosophes et l'Etat de Moïse », avec une étude de Stanislas Breton sur Spinoza ; « L'économie ». *P. K.*
Pardès, études et culture juive, N°40-41, éd. In Press, 300p., 26 €.

LECTURES BIBLIQUES, de Daniel Sibony
Pour Daniel Sibony, psychanalyste et auteur de nombreux ouvrages, ces « premières approches » visent,

Choisir la science contre la foi

PEUT-ON NE PAS CROIRE ? Sur la vérité, la croyance et la foi
de Jacques Bouveresse.

Ed. Agone, 286 p., 24 €

Notre société a besoin de croyance pour restaurer un lien social dissous par les progrès de l'individualisme démocratique. Elle le ressent d'autant plus que la science et la raison ont perdu de leur pouvoir d'attraction ou de leur suprématie. Au point que le culte de la « vérité objective » lui-même – leur *requisit* – se voit ramené à l'idolâtrie de l'autorité dans un univers où tout se réduit à des « constructions sociales ». Ainsi peuvent être résumées les thèses auxquelles s'attaque Jacques Bouveresse dans un nouveau livre de combat contre un esprit du temps voué, selon lui, à la « pensée faible ».

Toujours claire, l'écriture du philosophe est sous-tendue par la colère que lui inspire une époque trop oublieuse de la pensée scientifique. Sa cible est d'abord une idéologie qualifiée de « postmoderne », plus ou moins influencée par l'hei-

deggerisme, qu'incarne ici le philosophe italien Gianni Vattimo, lequel suggérerait que c'est l'épuisement de l'exigence de vérité qui détermine le vrai « retour » à la religion et même au christianisme, requalifié de façon vague en « sacré ».

Pour Jacques Bouveresse, une telle conception ne parvient même pas à faire droit à la foi qu'elle prétend réinstaurer. Le catholicisme, ou du moins l'Eglise dans sa tendance la plus actuelle, ne vise-t-il pas au contraire à concilier la foi et la raison ? C'est parce qu'il prend le christianisme au sérieux, que Jacques Bouveresse confesse ici avoir été croyant et de ne l'être plus.

Libre discussion rationnelle

Il s'en prend également aux entreprises plus politiques de ceux qui, comme Jürgen Habermas – rendu inquiet par un esprit scientifique débridé par le développement des technosciences et de la génétique –, se mettent à revendiquer, pour la croyance et les croyants, une égalité de considération. Bouveresse, lui, continue à plaider pour une asymétrie maintenue entre religion et science (en

faveur de la seconde), une fois garantie la liberté des cultes.

En se référant à Bertrand Russell, il laisse en effet entendre que la condition de libre discussion rationnelle qui régit toute vie scientifique s'avérera toujours plus proche de l'idéal de liberté politique que la tradition de soumission à des dogmes, propre à la religion. Comme toujours avec Jacques Bouveresse, l'intérêt du lecteur est renforcé par l'originalité du *corpus* que celui-ci parcourt depuis des décennies. Au-delà du souci de réaffirmer haut et fort le bien-fondé de l'incroyance, on apprendra beaucoup des digressions informées sur William James et son *Expérience religieuse* de 1906, sur les *Essais* de Robert Musil ou sur *L'Avenir d'une illusion* de Freud... Etait-il besoin d'ajouter à ce panthéon une personnalité aussi controversée que Noam Chomsky, dont les opinions, parfois baroques, quoique célébrées dans le monde du militantisme « alter », suscitent des adhésions passionnelles plutôt que raisonnées ? Acte de foi, sans doute... ■

NICOLAS WEILL

Les jeudis de La Procure :
chaque jeudi 1h avec un auteur
19h à 20h à la librairie La Procure
3 rue de Mézières - 75006 Paris

► Frédéric ROUVILLOIS
Histoire de la politesse
De 1789 à nos jours

le 8 février 2007

► Marie-Joëlle GUILLAUME
Un printemps de gloire
Souvenirs de la Marquise de Rambouillet

le 15 février 2007

laprocure.com
La librairie du Groupe Le Monde

certes, une connaissance religieuse du texte biblique, mais surtout elles s'engagent dans l'étude de son « potentiel symbolique qui concerne aussi les non-religieux ». « Pour moi, écrit Sibony, le mot biblique est un lieu d'être et d'appel ». Répondant à cet appel, il étudie successivement plusieurs chapitres de la Torah et des Prophètes. *P. K.*
Ed. Odile Jacob, 364 p., 25,50 €

CRÉATION ET CHUTE. Exégèse théologique de Genèse 1 à 3,

de Dietrich Bonhoeffer
Donnés à l'université de Berlin fin 1932 et début 1933, ces cours sur les premiers chapitres de la Genèse prennent une tonalité particulière dans le contexte politique allemand de l'époque. *P. K.*

Traduit de l'allemand par Roland Revet. Préface de Marc de Launay.
Bayard, 118 p., 14,50 €.

Un décryptage de la société courtisane Entrer en cour

LES COURTISANS. Une société de spectacle sous l'Ancien Régime de Frédérique Leferme-Falguières

Préface de Lucien Bély
Presses universitaires de France/
« Le Monde »/Partage du savoir,
314 p., 28 €.

Il est requis d'avoir plus de courage pour vivre en cour que pour aller à la guerre : depuis Antonio de Guevara, qui publia en 1539 un instructif *Réveil-matin des courtisans* répertoriant les « moyens légitimes pour parvenir à la faveur et pour s'y maintenir », on connaît les astreintes qui pèsent sur la vie des hommes de cour. Une vie soumise à une étiquette rigoureuse, qui assigne à chacun, selon son rang, une place et un comportement bien précis. Une vie où le moindre impair est gueté et le moindre faux pas sanctionné.

Après beaucoup d'autres, Frédérique Leferme-Falguières a voulu percer les arcanes de cette « société de cour » hautement codifiée, dans laquelle Norbert Elias (1897-1990) voyait un laboratoire du long processus de « civilisation des mœurs » qui caractérisait, selon lui, la modernité. Prenant acte du relatif déclin, dans la France du XVII^e siècle, de ces grands cérémoniaux d'Etat que furent le sacre et les funérailles royales, l'historienne a préféré s'attarder sur d'autres événements de la vie aulique : les « heures réglées du roi » (du lever au coucher, en passant par la messe, le dîner, la promenade et le souper), mais aussi les divertissements, les réceptions d'ambassadeurs, les chasses et les grandes fêtes du calendrier liturgique.

Souci du détail

C'est à l'époque des derniers Valois, on le sait, que beaucoup de ces rituels furent d'abord expérimentés, avant d'atteindre un degré de sophistication extrême pendant le règne de Louis XIV, notamment après l'installation définitive de la cour à Versailles, en 1682. Au fil des règnes, les cérémonies auxquelles la cour fut associée se multiplièrent : naissances, baptêmes, mariages, obsèques, tous les moments forts de la vie de la famille royale firent l'objet de mises en scène de plus en plus fastueuses à la gloire de la dynastie des Bourbons.

Tout le charme de l'ouvrage est là : dans ce souci du détail qui a conduit l'historienne à retrouver la fonction occupée par chacun, qu'il fût prince du sang ou simple gentilhomme, lors d'un bal ou le long d'un convoi funèbre ; à exhumer plans de table et listes d'« entrées » à la chambre du roi pour y repérer les favoris et les disgraciés du moment ; ou encore à faire apparaître, à travers la forme et la durée d'un deuil, une sombre « hiérarchie des morts » au sein de la famille royale. ■

T. W.

William Ritchey Newton raconte l'histoire de cette « machine à habiter » symbole et outil de l'absolutisme Versailles, mode d'emploi

PAR MARC FUMAROLI

Il y a un demi-siècle, un petit Américain de l'Oklahoma est tombé sur l'anthologie des Mémoires du duc de Saint-Simon traduite par Nancy Mitford. Il n'a eu de cesse, depuis, d'apprendre le français pour pouvoir lire un jour Saint-Simon tout entier dans le texte. Quelques années plus tard, à la New York Public Library, il put enfin, sur les sévères planches gravées du traité d'architecture française de Blondel, étudier les élévations et le plan détaillé du théâtre des Mémoires, le château des trois derniers Louis, Versailles. Longtemps directeur de collection chez l'éditeur McGraw Hill, c'est en marge et dans les intervalles de son « job » que William Ritchey Newton s'est mis à l'école de l'historiographie érudite française.

Cet Américain bon vivant a voulu comprendre dans le plus fin détail comment fonctionnait en pratique le premier et le plus pantagruélique des Grands Hôtels modernes, dont Saint-Simon avait fait le théâtre d'une comédie humaine aussi féroce que celle de Balzac. De cet immense et méthodique travail, il a tiré quatre forts volumes en excellent français qui épuisent le sujet.

Deux volumes ont déjà paru, l'un en 2000, *L'Espace du roi*, l'autre à l'automne 2006, *La Petite Cour* (tous deux chez Fayard). Le premier était consacré aux parties nobles du château, les « suites » (au sens actuel) dévolues au couple royal, aux enfants de France, aux princes du sang, et les appartements ou logements d'une antique noblesse d'épée dont les noms seuls sont tout un poème proustien et que ses fonctions

et princières obligeaient à résider dans le château.

Sous Louis XIV, c'est le roi lui-même, de concert avec son fidèle et redouté valet de chambre, Bontemps, qui distribuait et reconfigurait les « espaces » d'habitation ardemment convoités. Il avait l'œil à tout, à la serrure à remplacer comme à la cloison à abattre. Taulier sublime, il dosait au pied carré promotions et disgrâces entre ses jaloux clients, princes du sang naguère frondeurs et féodaux naguère rebelles, maintenant devenus mendiants, les gardant de surcroît et perpétuellement sous ses yeux, soit au sens propre, dans les exercices officiels dictés par l'étiquette, soit par le rapport des domestiques du château, pour la plupart ses espions. Du Kafka, étreintes furtives comprises. Ses deux successeurs déléguèrent davantage leurs pouvoirs distributifs. Mais l'accroissement d'une envahissante famille royale, le délabrement de nombreux « trous à rats » dans le château, l'attrait et la liberté de la vie de société parisienne découragèrent de plus en plus de familles nobles du XVIII^e siècle à postuler un office et un logis à Versailles, les arrachant à l'emprise de la « mécanique » de cour et les livrant aux idées « philosophiques » à la mode.

Le second volume, *La Petite Cour*, est beaucoup moins huppé, mais plus coloré et encore plus exotique. Il explore à la loupe les immenses coulisses du Grand Hôtel royal, et la très nombreuse population hiérarchisée de domestiques nobles ou roturiers qui s'y affairaient et qui y logeaient. La Chapelle

royale et ses desservants ecclésiastiques ; la Chambre du roi, servie en rangs décroissants par chambellans, valets, garçons, huissiers, barbiers, portemanteaux, porte-arquebuses, porte-chaises d'affaires, porte-meubles, horlogers, tapissiers, capitaines de mulets ; la Garde-robe royale, sur laquelle veillait une hiérarchie de maîtres, valets, garçons, cravatières, tailleurs, porte-malles ; le Cabinet du roi, entendons ses bureaux personnels, avec son capitaine du Vol du roi (entendons de ses chasses au faucon, pie, héron, milan, chacune ayant son ou ses spécialistes), ses officiers en charge des chiens d'appartement du roi, nombreux et fort aimés du souverain, ses huissiers, ses secrétaires, ses libraires ; sa Faculté, avec son premier médecin, son premier chirurgien, ses premiers apothicaires ; ses Menus plaisirs, avec ses intendants généraux de l'argenterie et des menus plaisirs et sa Musique, gouvernée par un surintendant de la musique de la chambre.

Légende noire

La Maison-bouche du Pantagruel français à table et en représentation, sous la haute main d'un grand maître, se décomposait en Service à la table du roi, avec ses maîtres d'hôtel, ses huissiers, ses officiers du serdeau, en Gobelet du roi, avec les desservants de sa paneterie-bouche, et ses sommers chargés du linge de table et sa lavanderie, de son échansonnerie-bouche, avec entre autres ses coureurs de vin ; enfin la Cuisine-bouche proprement dite, avec ses écuyers ordinaires, ses maîtres queux, ses hâteurs, ses préposés

au potager, ses pâtisseries, ses galopins (petits marmitons veillant de nuit à la longue cuisson des viandes), ses porteurs, ses gardes-vaisselle, ses sommers du garde-manger et des broches.

La dette consécutive à la guerre d'indépendance américaine contraignit Louis XVI à rationaliser les Maisons royales et à réduire par étapes en 1780 et en 1788 leur train de vie, même si leur coût n'avait jamais au pire représenté plus de 5 % du budget de l'Etat. Le nombre des courtisans convertis à Paris décrut encore. L'extraordinaire « machine à habiter » inventée par Louis XIV pour empêcher tout retour à la Fronde s'était usée au point de devenir une légende noire alimentant une Révolution qui fut d'abord autant nobiliaire que populaire.

Les deux prochains volumes seront dédiés l'un au vaste et complexe univers des chasses royales, les Grandes et Petites Ecuries du roi, l'Ecurie de la reine, leurs chenils, leur louverie et les peintres qui y étaient attachés ; le dernier étudiera la police, le nettoyage, l'entretien, l'éclairage et le chauffage du « Domaine royal », bâtiments et parc. Pour les lecteurs qui veulent en savoir plus sur la vie intime au château sous Louis XIV, il faut recommander le recueil d'études, françaises cette fois, d'Hélène Himelfarb, *Saint-Simon, Versailles, les arts de cour* (Perrin, 2006). On y verra que ce Grand Hôtel royal et son domaine furent aussi, et ils le demeurent, l'exposition universelle où de très grands artistes et artisans français rivalisèrent et coopèrent à faire de leur « roi de guerre » le prince de toutes les beautés. ■

Nicole Hochner explore les ambivalences des représentations du « père du peuple » (1498-1515) Le « moment » Louis XII, arrêt sur images

LOUIS XII Les Dérèglements de l'image royale, 1498-1515 de Nicole Hochner.

Champ Vallon. « Epoques », 320 p., 26 €.

Dans *Le Portrait du roi* (1981), Louis Marin avait magistralement démontré comment, réduite à une illustration fonctionnelle ou magnifiée comme incarnation de l'Etat, la figure du roi cumule les dimensions politiques, esthétiques et culturelles. Représenté, le souverain contemple le commun, le surveille, le séduit, quand le regard ne se retourne pas, caricatures et portraits-charges livrant l'impitoyable réponse du sujet à son maître.

C'est ce dialogue, hanté par la quête d'une perfection au pouvoir, qu'étudiaient, autour de Thomas W. Gachtens et Nicole Hochner, plus d'une quinzaine de chercheurs lors d'un colloque tenu en juin 2002 au Centre alle-

mand d'histoire (1). La publication des actes fait justice de ces simplifications qui confondent les lieux et les temps, pour étudier les images du prince, les variations de l'inspiration convoquée – valeurs courtoises, chrétiennes ou néo-classiques – comme la prolongation de la vision royale dans l'espace public, théâtralisée fugitivement (fêtes ou cérémonies funèbres) ou durablement, par l'architecture. On y retrouve aussi les grandes lignes de l'analyse que Nicole Hochner propose de la polysémie des images de Louis XII (1498-1515), dont l'hétérogénéité interroge : incohérence ou quête d'identité nouvelle ?

Heure de gloire oubliée

On avait récemment, sous la plume de Didier Le Fur, auteur d'une solide biographie du prédécesseur du Valois-Orléans, *Charles VIII* (Perrin), eu la tentation de détecter, dans la foison iconographique du règne, l'émergence d'une figure de « nouveau César ». Loin de cor-

rober cette lecture, Nicole Hochner ne s'attache pas à la biographie de ce roi « trouvé » – condamné à la stérilité de sa lignée par un mariage forcé avec une femme « inapte au déduit », coupable de lèse-majesté sous le gouvernement d'Anne de France et de Pierre de Beaujeu, il ne revient en grâce que lorsque Charles VIII épouse Anne de Bretagne.

Suivant au plus près les représentations du souverain, du martial porc-épic à l'irénique ruche d'abeilles, Nicole Hochner relève les ambivalences et les antinomies qui interdisent de croire à un strict projet d'imagerie royale, comme il se dégage des représentations de ses successeurs. Elle s'interroge même sur le recul de l'image païenne du roi glorieux amorcée sous Charles VIII pour mieux comprendre la profonde humilité d'autres figurations qui permit au souverain de devenir, par la grâce des Etats généraux de 1506, le « père du peuple ». Ce « moment » atypique de la représentation monarchique eut

son heure de gloire, bien oubliée aujourd'hui. Comme la troublante parenthèse du règne en matière d'affirmation du pouvoir féminin.

Quoi qu'il en soit, de ce désordre apparent des images naît la conscience que rien n'est encore joué et que la vision absolutiste du roi doit plus à la nécessité de réagir aux troubles inaugurés par les querelles confessionnelles qu'à un déterminisme et une option militante que nul n'envisage au tournant du XVI^e siècle.

Dans l'épicerie de Varennes, où s'interrompt la fuite de Louis XVI, trahi par son profil sur un écu d'or, le Bourbon songe-t-il que Louis XII fut le premier à prêter son image aux usages monétaires ? Cette publicité coûte bien cher au dernier monarque absolu, qui mesura ce jour-là ce qui le séparait de la stature imaginaire du « père du peuple ». ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

(1) *L'Image du roi*, de François I^{er} à Louis XIV, Ed. de la MSH, 460 p., 48 €.

A l'autre bout de la nuit

Il est passé en quelques heures d'une vie paisible à l'enfer. C'était un homme tout jeune, juste 16 ans. Un juif pieux, constamment en train d'étudier, de prier, de méditer, toujours prêt à écouter un vieux maître ou à aider son père, à qui tout le village demandait souvent conseil. Le village se nommait Sighet, en Transylvanie, un de ces lieux où vivaient hier des tas de gens qui parlaient yiddish, allaient à la synagogue et faisaient shabbath, et où aujourd'hui tout a disparu. Parce qu'un jour, à Sighet comme dans d'innombrables endroits d'Europe centrale, tous ont été parqués, déportés, emmenés là où l'humain devait disparaître.

Lui ne comprenait pas. Qui d'ailleurs pourrait comprendre ? Wagons à bestiaux, destination inconnue. Un des hommes du village n'avait cessé de vouloir les mettre en garde. Personne ne l'avait cru. Tout était si paisible. Et à qui donc avaient-ils fait le moindre mal ? Les heures suivantes sont hors du temps. Il voit pour la dernière fois sa

mère et sa jeune sœur Tzipora sur un quai qui ne mène nulle part, hommes d'un côté femmes de l'autre. Il se retrouve nu, douché, battu, transi, terrifié, face à des flammes où l'on jette des enfants vivants. Il n'a fallu qu'une nuit, à la montre. Mais dans la tête et le corps une dévastation déjà sans fin. « Nous étions des arbres desséchés au cœur d'un désert. » Ce jeune homme s'appelait Elie Wiesel.

Il a connu, en 1944 et 1945, Auschwitz, Birkenau, le camp de Buna, la survie insensible sous les coups quotidiens, les combats d'instant en instant contre la faim, le froid, le désespoir, la vermine. Il a su la révolte contre le silence de Dieu, traversé l'épopée effarante de la sortie du camp avant l'arrivée des Alliés, contemplant de loin la mort de son père au seuil de la délivrance, enduré la découverte de l'inhumain partout, au risque de le côtoyer aussi en soi-même.

Son premier livre, *La Nuit*, s'est efforcé de dire. Il reparait aujourd'hui, avec une préface inédite,

quarante-neuf ans après sa première édition, en 1958. Le destin de cette œuvre n'est pas moins étrange que celui du jeune homme devenu un grand écrivain, Prix Nobel de la paix, professeur à Boston, auteur d'une quarantaine de romans et d'essais. Personne, il y a un demi-siècle, ne voulait d'abord publier ce texte. On le jugeait morbide. La page était déjà

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

tournée. Qui donc s'intéressait à ces histoires ? Malgré l'intervention personnelle et assidue du grand Mauriac, aucun éditeur français ou anglais ne voulait courir le risque. Jérôme Lindon, lui, finit par l'accepter aux Editions de Minuit. Peu de personnes pourtant, encore moins de critiques, remarquèrent le livre à l'époque.

François Mauriac, qui savait lire, parle dans son avant-propos d'une œuvre « à laquelle aucune (...) ne saurait être comparée ». On peut le dire encore. Car ce récit tellement sobre, tendu, sur le point d'exploser d'émotion contenue et de lutte avec les mots, est évidemment sans équivalent aucun. Ceux qui ne connaissent pas encore ce classique de notre temps doivent donc se précipiter.

Aujourd'hui, c'est un best-seller mondial. Aux Etats-Unis, l'année dernière, une nouvelle traduction, faite par Marion Wiesel, sa femme, à partir du texte original en yiddish, est restée de nombreuses semaines en tête des ventes. Après le passage de l'auteur dans la célèbre émission télévisée d'Oprah Winfrey, plus d'un million d'exemplaires se sont arrachés. Ce n'est pas fréquent. Le livre parle, visiblement, à des jeunes gens, pas forcément pieux ni juifs, dont les parents étaient à peine nés au moment de sa parution.

Quand le négationnisme est à marée montante, c'est une antidote utile. Car

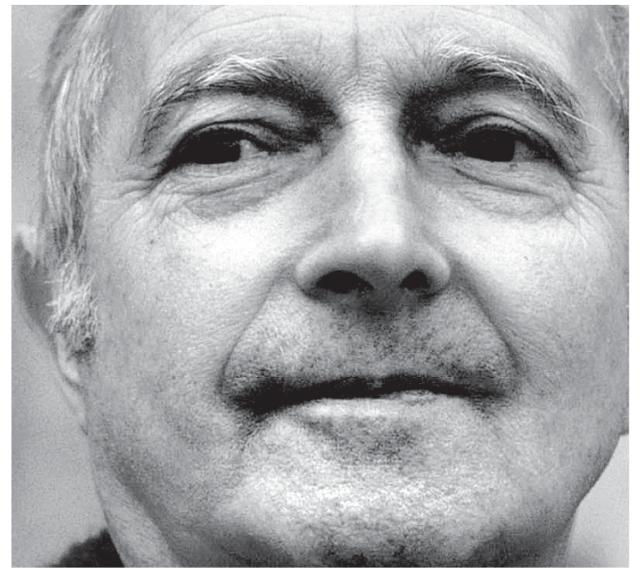
cette œuvre dit – avec d'autres, cette fois – qu'un crime sans mesure a eu lieu, qu'on croyait impossible. Peu importe, ici, les débats interminables opposant témoins et archives, excès de silence et excès de paroles, tenants de l'irreprésentable et chercheurs d'images cachées. A côté de ces querelles, il faut avant tout rappeler cette évidence insupportable : l'impossible ayant eu lieu, personne ne peut être assuré qu'il ait pris fin, nul ne peut être certain qu'il ne recommencera pas. Jean Cayrol le disait, à la fin de *Nuit et brouillard* : « Il y a nous (...) qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous et qui n'entendons pas qu'on crie sans fin. » ■

LA NUIT d'Elie Wiesel

Préface inédite de l'auteur et avant-propos de François Mauriac Ed. de Minuit, « Double », 208 p., 7 €.

Le Seuil, où il fut éditeur, rassemble en un volume une partie de l'« Œuvre lazaréenne » du poète et romancier. Écrits après sa terrible expérience des camps, ces textes novateurs ont ouvert le chemin à bien des auteurs d'aujourd'hui

Jean Cayrol Les VOIX du silence



Jean Cayrol, dans les années 1970. LOUIS MONIER/RUE DES ARCHIVES

Se souvenir qu'il faut, tout simplement, mettre un pied devant l'autre. Et puis recommencer. Recommencer chaque fois si l'on veut avancer. Ça fait mal, ça déchire. C'est comme le réveil d'une longue ankylose. Le sang bat à nouveau aux veines. Les muscles, éternels de fourmis carnassières, s'agitent en fibrilles. L'air enflamme la poitrine. Le regard s'arrache aux paupières qui collent. Tout est à réapprendre ou à réinventer. Des gestes les plus simples aux chants du b.a.-ba des premières années. Lessivée la mémoire. Passés au noir les rêves. Quelqu'un ou quelque chose vous a sorti vivant du profond de la glaise.

Mais cette vie qui commence, comment peut-on l'appeler ? Au printemps 1945, Jean Cayrol rentre de l'enfer des camps. Résistant, arrêté par la Gestapo en 1942, il a passé dix mois en cellule à Fresnes avant son départ pour Mauthausen. Il a vécu là-bas deux ans de nuit profonde et de brouillard opaque. De souffrances, d'angoisses et d'inhumanité. « A la fin, dira-t-il, tous les déportés se ressemblent. Ils s'alignent sur un modèle sans âge qui meurt les yeux ouverts. » Lui en est revenu.

Porté par cet « étrange privilège d'être né deux fois », il se lance résolument en littérature, passereille fragile tendue de son passé au présent déroulant qu'il saura reconstruire. Ses mots et ceux des autres feront les murs porteurs de toute son existence. Il sera l'écrivain qu'il a toujours été.

Pourtant, dans la famille où il naît à Bordeaux le 6 juin 1911, le livre n'a pas vraiment sa place. Lire y est considéré comme un passe-temps paresseux et griffonner des textes inutilement absurde. Révolte ? Il a 12 ans à peine lorsqu'il compose ses premiers vers, avant d'ébaucher, adolescent, une revue littéraire. Jean Cayrol, à 20 ans, correspond avec les auteurs qu'il aime : Montherlant, Cocteau, Supervielle. Il rencontre Mauriac (en voisin), publie en 1935 et 1936 deux recueils de poèmes et fonde une autre revue, *Les Cahiers du*

fleuve. Ses projets se heurtent aux exigences familiales. Le jeune homme fait son droit. Il s'essayera rapidement à la profession d'avocat et échouera finalement à un poste de bibliothécaire à la chambre de commerce. Pour conserver son univers de livres, sa passion du papier.

Des poèmes encore et puis survient la guerre. Tout sera bouleversé. « IL N'Y A RIEN À EXPLIQUER », écrit Cayrol. *Les camps de concentration ont été subis de différentes façons par leurs victimes ; certains en sont morts, d'autres en meurent lentement, coupés du retour, et vieillissent dans cette forme larvaire d'une terreur à demi éteinte ; beaucoup en vivent et tentent de se frayer un chemin à travers cet Insaisissable Camp, qui, à nouveau, les entoure, les envoûte, les dérouté. Le choc émotif demeure plus puissant que jamais, avec des relents de cette misère exaspérée jusque dans les recoins les plus cachés de la paix : ça sent plus fort que jamais le concentrationnaire. » L'expérience l'a marqué pour toujours, l'a fondé dans son rapport aux autres et signe son écriture du sceau d'une absolue distance, d'un écart, d'une mise en recul de la réalité bruyante où s'agit la foule des jours d'après. « Jean, vous n'êtes plus de notre monde », lui écrira François Mauriac.*

De fait la vision de Cayrol a définitivement changé. Elle s'inscrit désormais dans le prisme de la survie dont il est à jamais l'acteur et le témoin.

En 1947, après ses *Poèmes de la Nuit et du Brouillard*, il publie *Je vivrai l'amour des autres*, qui lie en un volume deux textes romanesques (*On vous parle* et *Les Premiers Jours*). Ils se répondent dans une narration blanche du quotidien, posée au préalable sans affection ni sentiments mais vont, entêtants, en spirale sourde, vous chercher phrase à phrase dans un diffus malaise.

Salut improbable

Comment peut-on écrire ce qui étreint le cœur quand l'émotion vous a été arrachée et que n'en subsistent que des démanagements de cicatrices ? Cayrol nous envahit de rencontres, d'objets, de décors, de paysages et en fait le corps vivant d'impressions intérieures. « Rester obscur dans la lumière, ne pas laisser filtrer sa propre lumière ; c'est pourquoi vous voyez les mendigots qui ont toujours leur veston fermé jusqu'au cou avec des épingles, leur pantalon fermé aux chevilles avec des épingles ; ils font leurs propres ténèbres. » *Je vivrai l'amour des autres* obtiendra le prix Renaudot. Il est le premier livre d'une

série de romans et de textes « lazaréens ». La référence est explicite. Comme Lazare, le ressuscité de l'Evangile, Jean Cayrol est revenu d'entre les morts. Rares sont ceux qui ont eu ce salut improbable. *Nuit et Brouillard* lui fait décliner une armée de fantômes « raflés de Varsovie, déportés de Lodz, de Prague, de Bruxelles, d'Athènes, de Zagreb, d'Odessa ou de Rome », ces « raflés du Vel'd'Hiv », ces morts de la Shoah, perdus en ces temps d'après-guerre dans la poussière indistincte de tous les corps brûlés aux crématoires. Impossible à raconter. Son projet littéraire sera d'imprimer à ses fictions l'empreinte des camps, sans jamais être dans le récit de ce qui s'y est passé. Voix du silence, de la douleur et des détachements.

Le Seuil – où il fut éditeur jusqu'à la fin des années 1970 – est dépositaire de tous ses textes, à l'exception de son commentaire de *Nuit et Brouillard*, le film réalisé conjointement avec Alain Resnais, et publié tardivement (Fayard, 1997). La maison de la rue Jacob rassemble en un gros volume quatre romans, un essai littéraire et un « récit » constituant son *Œuvre lazaréenne* (1). On aurait pu espérer que le choix s'étende à d'autres textes. Tout porte à considérer que le cycle s'achève en 1968, où *Je l'entends encore* fait naturellement écho à *On vous parle*. Mais on ne va pas boudier. Cayrol est trop peu cité aujourd'hui pour ne pas se réjouir.

Etonnante discrétion, d'ailleurs. Avant son décès il y a deux ans, la maladie avait certes retranché l'écrivain dans une longue absence sur laquelle veillait son épouse Jeanne, mais cela ne suffit pas pour comprendre qu'on ne rende pas sa place à ce poète et écrivain important. Si on le cite encore comme défricheur de talents (il a publié tant de « jeunes auteurs » qui font aujourd'hui le paysage des Lettres), on se rend mal compte à quel point sa narration a profondément influencé la littérature contemporaine. Vous le découvrez sans peine : les écrivains sincères d'aujourd'hui sont des enfants de Jean Cayrol. ■

XAVIER HOUSSIN

(1) Le volume rassemble *Je vivrai l'amour des autres*, *La Noire*, *Le Feu qui prend*, *Lazare* parmi nous, *Les Corps étrangers* et *Nuit et Brouillard*.

Paroles en l'air

Je ne me souviens plus
si nous sommes vivants

Je ne me souviens plus
si le vent va durer

Je ne sais plus très bien où
j'ai mis ma mémoire

Je ne sais plus très bien
si je suis
où je suis

L'arbre se meurt
avec les oiseaux de l'oubli

Le soleil mord sa poussière
et c'est la nuit

Je détourne de mon chemin
qui me parle du temps

Le silence appelle mes frères d'autrefois
et la soie du ciel bleu
craque entre mes doigts pâlis

J'avais l'histoire à raconter, vivant,
Raconte-moi, veux-tu, si je suis ton histoire
Allumez-vous douces lueurs de l'avenir.

Jean Cayrol Octobre 2000.

Le tout dernier texte – inédit – de Jean Cayrol. Avec l'aimable autorisation de Jeanne Cayrol

Un homme en résistance PAR MARCELIN PLEYNET

J'ai rencontré pour la première fois Jean Cayrol en mai 1955. J'avais 22 ans. Et, après avoir publié dans le numéro 2 d'*Ecrire*, je ne devais pas tarder à travailler pour lui, aux éditions du Seuil, puis à devenir son secrétaire personnel, et à l'accompagner dans divers voyages, en Hollande, en Angleterre, en Ecosse... Cayrol était déjà occupé par le projet de *Nuit et Brouillard*, et j'ai suivi toute la réalisation du film par son intermédiaire ; nous en parlions souvent. *Nuit et Brouillard* est désormais généralement présenté comme « un des grands classiques sur les camps de la mort », cette formule aurait fait frémir Cayrol !

Ce que je retiens de ma fréquentation de Jean Cayrol et de mon amitié pour lui ne me porte pas à le fixer, à l'enfermer dans « l'effroyable expérience de l'exil et de la déportation », comme si l'on voulait oublier que l'exil, la déportation, l'enfermement dans les camps de la mort, furent déterminés par son entrée dans la Résistance et sa participation au réseau Notre-Dame du colonel Rémy, dès 1940. Je considère aujourd'hui encore que, pour le jeune homme que j'étais, rencontrer et partager l'existence et la méditation de ce Résistant français de la première heure, ce fut une chance, et une dette comme on en contracte peu au cours de son existence. Une chance notamment dans un pays où, comme

Cayrol l'écrit alors, « c'est la France elle-même qui fait tomber sa nuit et son brouillard ».

Jean Cayrol résista contre l'Occupation de 1940 à 1943, date à laquelle il est déporté au camp de Mauthausen-Guren. Et lorsque je pense à lui, c'est d'abord et essentiellement la figure de ce résistant qui s'impose à moi. La Résistance les conduisit, lui et son frère, qui n'en revint pas, dans les camps de la mort. Jean Cayrol en revint très profondément blessé et bouleversé, mais pas moins résistant. Sa vie et son œuvre en témoignent, et sa vigilance quotidienne. *Lazare parmi nous*, *Nuit et Brouillard*, sont d'abord des actes de résistance, comme, au titre du retour et du témoignage poétique, existentiel, son œuvre romanesque. Sans oublier son activité d'éditeur, et son intuition, son extraordinaire et subtile perspicacité de lecteur.

Complexité aventureuse

Je me souviens de l'accueil qu'il réserva et de l'attention qu'il porta au récit *Le Défi*, que lui fit parvenir Philippe Sollers en 1956. Est-ce un hasard si Sollers adressa à Cayrol ce récit, qui devait paraître dans le numéro 3 d'*Ecrire* ? Les archives du Seuil en conservent une définition qui éclaire bien l'enjeu d'un mode de résistance que Cayrol ne pouvait que reconnaître. Sollers écrit alors : « J'ai essayé avec *Le Défi* d'atteindre à ce pur domaine de

l'être où ce dernier est sommé de se défendre sous peine de ne plus exister suffisamment. » Est-ce un hasard si, en 1958, c'est Cayrol qui me fait rencontrer Philippe Sollers ?

Rien n'est dit de la complexité aventureuse de cet écrivain si l'on ne s'arrête pas d'abord à cet engagement initial dans la Résistance. Résistance, comme il l'écrit lui-même, dans « la défense surnaturelle de l'homme ».

Dans les dernières pages, « Rêves post-concentrationnaires », de *Lazare parmi nous*, Jean Cayrol évoque un « post-scriptum » aux rêves concentrationnaires, avant d'aborder son essai *Pour un romanesque lazaréen*. A-t-on remarqué que l'intrigue de ses romans se constitue d'un secret partage entre d'ailleurs des rêves et la réalité ; et que leur forme, si singulière, participe d'une organisation cellulaire, aussi bien au sens biologique du mot ?

Mais qui peut aujourd'hui lire l'auteur de *Lazare parmi nous* et entendre la voix qui prononce et traverse *Nuit et Brouillard* ? Faut-il rappeler que le film ne put obtenir son visa d'exploitation qu'en retranchant une image où l'on voyait le képi d'un gendarme français dans le camp où étaient parqués les déportés ?

En tête des *Corps étrangers*, dédié à l'éditeur Claude Durand, Jean Cayrol écrit : « Quand me croira-t-on ? Quand me répon-

dra-t-on ? » Cette édition partielle de son œuvre, intitulée curieusement *Œuvre lazaréenne*, ne semble malheureusement répondre à aucune de ces questions. On peut même se demander si l'éditeur a pris la peine de relire ce qu'il publiait. Dans la « Note » qui introduit le volume, ne cite-t-il pas faussement le titre d'un des romans qu'il publie : « On vous parle de vous » pour « On vous parle » ? Et, reprenant à la lettre l'édition de *Nuit et Brouillard* publiée, dans la collection « Liberté », aux éditions Fayard en 1997, l'éditeur de cette *Œuvre lazaréenne* semble ne pas s'être aperçu qu'il reprenait textuellement, page 1005, sous le titre *De la mort à la vie*, l'ensemble qu'il avait déjà publié page 801, sous le titre, plus vraisemblable, de *Pour un romanesque lazaréen*.

« Quand me répondra-t-on ? » Se donneront une chance d'entendre, et de lire Jean Cayrol, ceux pour qui un semblable traitement de son œuvre, est, non seulement inadmissible, mais intolérable.

Le mode de résistance propre au Jean Cayrol que j'ai connu, je le trouve, en lettres capitales, en tête du sixième chapitre de son premier roman (1947) : « MAIS OUI J'ÉCRIRAI, et personne ne m'en empêchera. » Reste à respecter ce qui est écrit. Nous sommes quelques-uns à lui devoir cette certitude. ■

« Nuit et Brouillard », un lieu de mémoire

« NUIT ET BROUILLARD ». Un film dans l'histoire de Sylvie Lindeperg.

Odile Jacob, 288 p., 29 €.

C'est en décembre 1955, dans une petite salle de montage de la rue de Poissy, à Paris, que Jean Cayrol composa le commentaire de *Nuit et Brouillard*, qui deviendra l'un de ses textes les plus célèbres. La mise en mots fut douloureuse – les premières images que lui montra Alain Resnais l'ont rendu « cintré », dira-t-il plus tard. Chaque phrase fut écrite et réécrite, parfois jusque tard dans la nuit, avec le concours du cinéaste Chris Marker, qui aida l'ancien déporté à accoucher de ce texte sublime et pudique auquel Michel Bouquet allait prêter sa voix.

Cette anecdote figure dans la monographie, à la fois érudite et très vivante, que Sylvie Lindeperg consacre à *Nuit et Brouillard*. L'angle adopté par l'historienne est passionnant. Il consiste à étudier le film comme un « lieu de mémoire » où se cristallisent les tabous d'une société. Tabou de la collaboration, d'abord, avec ce fameux képi appartenant à un gendarme français, que la censure obligea Resnais à gommer sur une photo du camp de Pithiviers. Tabou du

génocide, aussi. Le film témoigne d'une époque où la figure du « déporté résistant » tendait à occulter la singularité de la déportation raciale. Bien que les images relatives à la Shoah y soient nombreuses, le mot « juif » n'est prononcé qu'une seule fois dans le commentaire. Ce qui n'empêchera pas des générations de professeurs d'histoire d'utiliser *Nuit et Brouillard* comme une illustration d'un cours sur la destruction des juifs d'Europe...

Singulier destin, donc, celui de ce film auquel on fit dire presque tout et son contraire. Jugé trop germanophile en Pologne, il fut à l'inverse considéré comme trop antiallemand par le gouvernement français, qui s'opposa à sa sélection dans la compétition officielle du Festival de Cannes (*Le Monde* du 22 août 2006). Mais le plus bel exemple de « trahison » vint sans doute d'Allemagne de l'Est. A la traduction de Paul Celan diffusée en RFA – une version audacieuse qui insistait plus que ne l'avait fait Cayrol sur le martyre juif et les ratés de la dénazification –, les autorités de Berlin-Est préférèrent un commentaire orthodoxe, truffé de critiques antipolitiques et débarrassé d'une référence à Dieu jugée peu compatible avec le marxisme-léninisme. ■

T. W.

Jean-Jacques Lefrère a redécouvert un lavis de Forain représentant l'écrivain Rimbaud en jeune poète désinvolte

De Rimbaud, ses contemporains se souvenaient comme d'un jeune homme au regard intense, avec des yeux bleus délavés et une tignasse ébouriffée. Là, on découvre un visage à moitié mangé par le col de sa veste, le regard charbonneux. Alors que les quelques photos connues du poète le montrent dans des poses figées, ici c'est dans une attitude détendue, un brin désinvolte, qu'Arthur Rimbaud est dessiné par Louis Forain (1852-1931). « Il a peint Rimbaud, tel qu'il l'a vraiment vu », commente Jean-Jacques Lefrère, auteur d'une grande biographie du poète (Fayard, 2001) – et aussi de Lautréamont (1998) et de Jules Laforgue (2005). C'est à lui que l'on doit la redécouverte de ce dessin au lavis de brun, non daté.

Les 400 abonnés de la revue *Histoires littéraires*, qu'il codirige avec l'universitaire canadien Michel Pierrssens, ont eu la primeur de ce portrait, en recevant un tiré à part avec la reproduction de l'image, dont le format est de 11,4 x 14,8 cm. *L'Express* l'a reproduit dans son édition du 25 janvier.

Professeur de médecine spécialisé en hématologie, Jean-Jacques Lefrère est à ses heures perdues, un rimbaldien émérite. Il prépare d'ailleurs une édition de sa correspondance. A l'automne 2006, il a fait paraître un beau livre, intitulé *Face à Rimbaud* (Phébus) consacré à l'iconographie du poète. Tous ses portraits connus (dessins, photos, peintures et caricatures) ou présumés, y sont classés chronologiquement et leur histoire retracée. Mais l'intérêt de l'érudit ne s'est pas relâché...

Le lavis de Forain appartient, depuis plus d'un demi-siècle, à la collection privée de M^{me} Philippe Marette. Son mari, frère aîné de Françoise Dolto (1908-1988), était médecin et collectionneur. S'il n'a jamais été reproduit jusqu'aujourd'hui, il avait pourtant été prêté à deux reprises pour des expositions. « *Le paradoxe de ce portrait*, précise Jean-Jacques Lefrère, *c'est qu'il était connu des spécialistes de Forain, mais qu'il avait échappé à l'attention des admirateurs de Rimbaud.* » On ne sait pas qui fut le premier acquéreur ou destinataire de ce lavis.

Surnommé « Gavroche », Louis Forain, qui s'est fait plus tard prénommer Jean-Louis, a été un compagnon de bamboche de Rimbaud. Arthur Rimbaud « *puait le génie* », affirmait Forain. « *L'artiste et le poète étaient faits pour s'entendre : une prédilection pour la vie de bohème et le dédain des règles sociales leur étaient communs. Le goût du sarcasme, aussi* », écrit Jean-Jacques Lefrère.



Arthur Rimbaud vers 1872, lavis de Louis Forain. COLL. PARTICULIÈRE

Leur intimité a aussi fait jaser. La femme de Verlaine, Mathilde, rapporte, dans ses *Mémoires* publiés en 1935, les propos suivants tenus par son mari : « *Quand je vais avec la petite chatte brune, je suis bon, parce que la petite chatte brune est très douce ; quand je vais avec la petite chatte blonde, je suis mauvais, parce que la petite chatte blonde est féroce.* » Elle poursuit : « *J'ai su que la petite chatte brune, c'était Forain et la petite chatte blonde, Rimbaud.* »

Caricaturiste de talent

Cela explique le quasi-mutisme de Louis Forain sur son amitié ancienne. Caricaturiste de talent, il est devenu un homme public, fortuné et apprécié dans les salons parisiens. Marié en 1891, chevalier de la Légion d'honneur en 1893, il fut nommé membre de l'Institut en 1923. « *Il est devenu sourd sur l'instant* », se souvenait Pascal Pia, qui cherchait à l'interroger à propos de son passé commun avec le poète. A Jean Cassou, Forain a néanmoins parlé de l'« *œil bleu* » du poète, de « *ses cheveux*

en désordre » et de leur intimité « *comme on en a avec un voisin de chambre* ».

Le mystère demeure en revanche sur la date de ce dessin. « *Un nouveau portrait par Forain, qui a connu également M. Rimbaud, paraîtra quand il faudra* », annonçait Paul Verlaine, en 1886, dans la préface de l'édition originale des *Illuminations*. Est-ce celui-ci ? Rien n'est moins sûr.

S'il ne fait guère de doute que le dessin représente le Rimbaud de 1872, âgé de 18 ans – la ressemblance est forte avec le portrait du poète peint par Fantin-Latour, dans son *Coin de table* – en revanche, le monogramme qui permet d'attribuer sans aucun doute le dessin au peintre a été utilisé par Forain dans les décennies suivantes, note Jean-Jacques Lefrère.

La découverte de cet inédit est aussi une raison d'espérer. Un autre dessin de Forain ayant pour légende « *Qui s'y frot[te]* », dont on ne connaît qu'une copie, réapparaîtra peut-être un jour à la surface. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

Polémique sur les chiffres réels de ventes de livres

Fait exceptionnel, onze PDG des principales maisons d'édition françaises (Actes Sud, Albin Michel, Fayard, Flammarion, Gallimard, Grasset & Fasquelle, Viviane Hamy, Robert Laffont, JC Lattès, Plon et XO) ont adressé, mercredi 24 janvier, une lettre à l'hebdomadaire professionnel *Livres Hebdo* dans laquelle ils écrivent : « *Nous venons de prendre connaissance dans votre numéro du 19 janvier du classement annuel des meilleures ventes 2006 réalisé par Ipsos, et tous, malgré nos diversités et spécificités, faisons le même constat d'une sous-évaluation inacceptable des chiffres que vous présentez comme une estimation des ventes réelles.* » Ils ont pour point commun d'avoir tous un livre classé dans les quinze meilleures ventes en 2006.

Différence de périmètre

Pour contredire ces chiffres, les éditeurs s'appuient sur ceux fournis par leurs distributeurs et par le décalage entre les estimations d'Ipsos et celles de ses deux concurrents, GFK et Tite-Live (IFOP), supérieures de 35 %. Selon eux, « *il est clair que le panel Ipsos est défaillant et ne fournit plus une juste appréciation du marché.* »

Responsable des études livres d'Ipsos, Sophie Martin souligne qu'il y a une différence de périmètre entre ses chiffres et ceux donnés par les distributeurs, qui comprennent les ventes métropolitaines mais aussi à l'export, aux grossistes et aux collectivités. Or les panélistes ne

prennent pas en compte ces données. De même, Ipsos n'intègre ni les ventes en club, ni celles en ligne, ni les livres d'occasion. « *Il est possible que les estimations se situent dans une fourchette basse* », reconnaît-elle.

Sophie Martin travaille en temps réel à partir des ventes en sorties de caisse et « *ne peut pas anticiper les ventes d'un livre* » ; or « *les vrais chiffres ne sont établis qu'après soustraction des retours, soit au bout d'un an au meilleur des cas, et ceux-ci sont soigneusement tenus secrets* », précise-t-elle. Elle constate que « *la contestation porte sur la seule littérature générale, celle qui est la plus exposée au public et aux médias* ». Contrairement à d'autres professions – la presse avec l'OJD, la musique ou le cinéma –, l'édition d'un instrument indépendant permettant de mesurer les ventes, celles-ci étant considérées comme des données stratégiques opposables à la concurrence ou aux auteurs.

Bernard Fixot (XO), qui est à l'origine de la lettre, explique sa démarche : « *Les best-sellers ne sont pas évalués à leur juste mesure. Par le passé, les éditeurs ont beaucoup biaisé : on connaissait le coefficient multiplicateur de chacun. Aujourd'hui, ils ne peuvent plus tricher.* » Cette polémique intervient au moment où l'économie de l'édition se tend et où les ventes de livres au détail sont en baisse de 1 % pour 2006. ■

A. B.-M.

Les nouvelles noces du livre et du train

C'est une idée lumineuse qui a pour antécédent les romans de gare. Comme le rappelle Bernard Emsellem, directeur de la communication de la SNCF, « *il va de soi d'associer la lecture et le train* ». Lancée il y a dix-huit mois, « *Voyage en page* » est une collection de livres qui s'adresse aux enfants de 7 à 11 ans. Les trois premiers titres seront disponibles dès le 8 février, dans les gares, les Relay, mais aussi dans le circuit traditionnel des librairies.

La collection coéditée par Gallimard Jeunesse et la SNCF est dédiée aux voyages et aux héros voyageurs, du Petit Poucet à Harry Potter, en passant par Peter Pan. Elle a pour caractéristique d'être à un prix bas : 2,50 € pour 96 pages. Chaque ouvrage contient des jeux qui se rapportent à la lecture de la nouvelle ou du

conte publiés, ainsi qu'une carte postale. L'idée est aussi de caler les dates de lancement des ouvrages sur le calendrier des vacances scolaires.

Les trois premiers titres sont *L'Oiseau d'or et autres contes*, de Grimm, *Le géant aux chaussettes rouges et autres contes de la rue Broca*, de Pierre Gripari, et *L'Aventure des sept horloges*, d'Adrian Conan Doyle. Selon Nathalie Daladier, « *l'idée est de publier à chaque fois un grand classique, un ouvrage extrait du fonds Gallimard et un titre de création* ». La collection comprend trois niveaux de lecture – de un à trois wagons – qui vont du lecteur débutant au plus confirmé. La cassette de Ségur, dont le mari dirigeait une compagnie de chemins de fer, aurait pu servir de marraine à l'entreprise... ■

A. B.-M.

Le « Séminaire » de Lacan au tribunal

Cette salle est un peu sous-dimensionnée eu égard à l'importance des enjeux ! », ironisait Christian Charrière-Bournazel, le 26 janvier, au seuil de la troisième chambre du tribunal de grande instance de Paris. L'avocat s'adressait ainsi à son client, Jacques-Alain Miller, gendre et exécuteur testamentaire de Jacques Lacan, qui se trouvait assigné par l'Association des amis de Jacques Lacan, dirigée par Charles Melman, pour « *abus dans le non-usage du droit de divulgation* » des séminaires du célèbre psychanalyste disparu en 1981.

De fait, la salle était pleine à craquer, et le rapport de forces déséquilibré : tandis que M. Miller, chef de file de l'Ecole de la cause freudienne, était entouré de nombreux partisans, M. Melman, absent de l'audience, était représenté par une poignée de fidèles. Lesquels s'en remettaient au verbe de leur défenseur, Bernard Edelman. Sans « *contester la qualité* » du travail de M. Miller, à qui Lacan avait confié la retranscription de ses séminaires,

l'avocat a dénoncé les « *atermoiements* » de l'exécuteur testamentaire : « *De 1981 à 2006, M. Miller a fait paraître sept volumes. Soit en moyenne un tous les 3,5 ans. A ce rythme, quand l'ensemble des séminaires sera publié, M. Miller aura 102 ans !* », a cru pouvoir affirmer M^e Edelman, soulignant le « *profond optimisme de M. Miller* ».

A la présidente du tribunal, qui lui demandait de s'en tenir au « *terrain juridique* » sans verser dans l'« *attaque personnelle* », l'avocat a proposé deux « *solutions* » censées permettre la divulgation des séminaires de Lacan « *dans des délais raisonnables* » : d'une part, la publication des retranscriptions élaborées par l'Association des amis de Jacques Lacan, et qui ne bénéficient pour le moment que d'une diffusion interne. D'autre part, la constitution d'un « *comité éditorial* », sur le modèle de ceux qui ont été mis sur pied pour les œuvres de Roland Barthes ou de Michel Foucault. « *Mettons-nous à la place de Lacan ! Il veut être lu !* », s'est exclamé l'avocat.

« *C'est tristounet* », a juste lâché Jacques-Alain Miller en direction de ses camarades, alors que son avocat s'appropriait à riposter. Fustigeant « *un procès d'imposture* », intenté par « *des disciples sans droit ni titres autres que leur déception de ne pas être aimés* », M^e Charrière-Bournazel a dénié toute recevabilité à la démarche de son adverse partie : « *Il ne suffit pas de se baptiser l'ami de quelqu'un pour l'être* », a-t-il lancé à l'attention de l'Association des amis de Jacques Lacan et de son dirigeant, Charles Melman, qui fut par ailleurs l'analyste de Jacques-Alain Miller.

Et l'avocat d'évoquer les souhaits exprimés par Lacan de son vivant : « *Il s'est opposé à la diffusion brute d'une œuvre qui demande une transmutation de l'oral à l'écrit* », et il a confié cette tâche à Jacques-Alain Miller, « *celui qui est seul investi de la confiance !* », a rappelé l'avocat, exhortant la présidente du tribunal à se montrer « *ferme sur les principes* ». Jugement le 30 mars. ■

J. BI.

AGENDA

LES 2 ET 3 FÉVRIER.
REPRÉSENTATION.
A Villeurbanne et Lyon, colloque « *La crise de la représentation* », organisé par Daniel Bougnoux et Anne-Sophie Chazaud (à 10 heures) ; le 2, à l'Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Enssib), le 3, à la Villa Gillet (rens. : 04-72-44-15-55).

LE 3 FÉVRIER.
SIMON. A Paris, le 9^e séminaire Claude Simon aura pour thème « *Claude Simon et Georges Bataille* », avec Wolfram Nitsch et Aurélie Renaud (à 9 h 30, 28, rue Serpente, Paris-6^e ; salle D 323).

LE 5 FÉVRIER.
ANCT. A Chambéry, l'association L'ŒIL invite à

rencontrer le poète Jacques Ancet (à 19 heures, 40, place Saint-Léger ; rens. : 04-79-26-13-25/28-83-74).

LE 6 FÉVRIER.
LIEBMAN. A Paris, les éditions Christian Bourgois accueillent Irina Liebmann à propos de son dernier livre, traduit en français, *Femmes libres*, accompagnée de sa traductrice Marie-Claude

Auger (à 20 heures à la Maison Heine, 27 C, boulevard Jourdan, Paris-14^e).

LE 8 FÉVRIER.
DEGUY. A Muret (Haute-Garonne), l'association Prix du jeune écrivain reçoit Michel Deguy (à 20 h 30 au lycée Pierre d'Aragon, salle des conférences ; rens. : 05-61-51-02-92).

Philippe Forest

Tous les enfants sauf un

essai

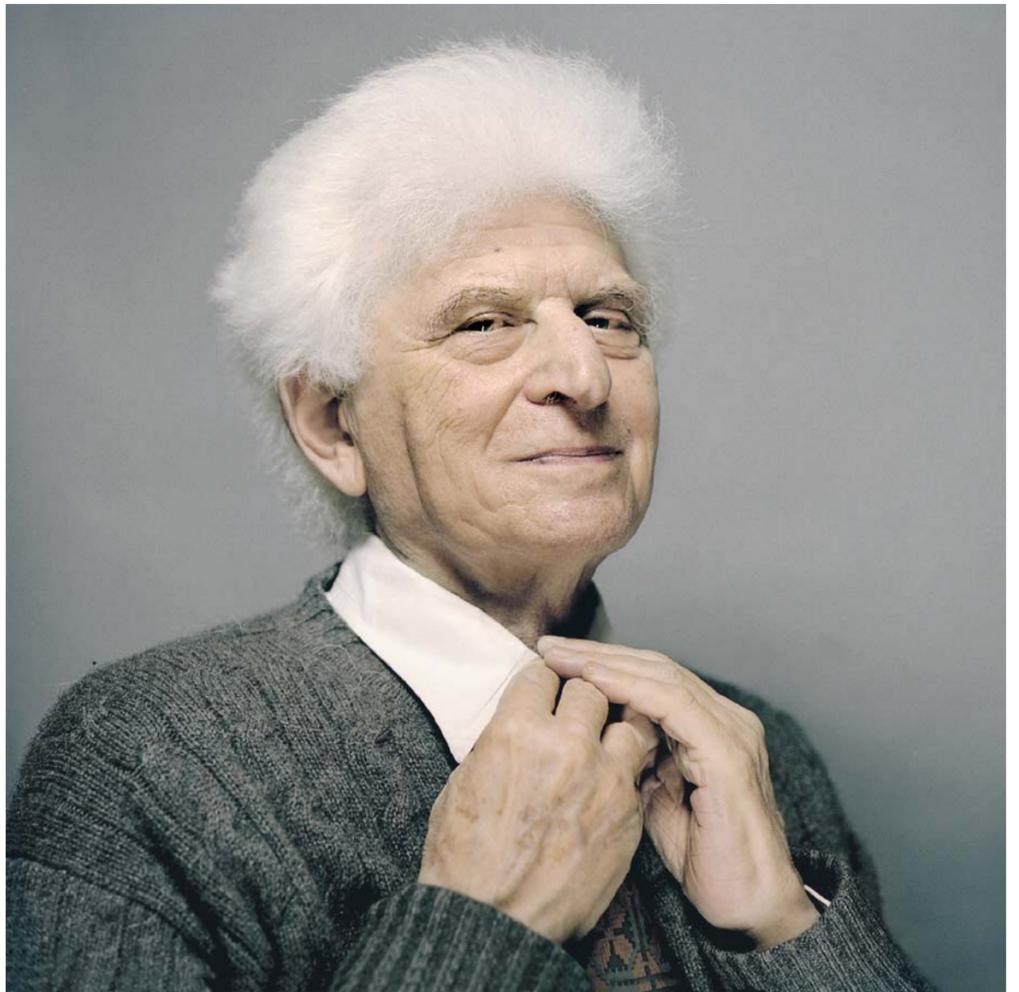
Comment faire entendre, sans littérature, ce que, dans le monde aujourd'hui, peuvent signifier la maladie et la mort d'une enfant.

Gallimard

Jean Bollack

« Une farouche volonté de transparence »

Jean Bollack renouvelle depuis plus de quarante ans l'approche des œuvres poétiques et philosophiques de l'Antiquité grecque. Mais aussi celle de Paul Celan



Jean Bollack, en janvier 2007. OLIVIER ROLLER POUR « LE MONDE »

Bien souvent, on oublie que les textes de l'Antiquité ne nous sont parvenus que par bribes, ou même en lambeaux, à travers une multitude de filtres, de citations, de copies successives. Ce serait une grave illusion de croire qu'il existe « un » texte d'Héraclite, de Parménide, d'Empédocle – ou même de Platon – qui soit sûr et certain, unifié, lisible sans travail préalable. Au contraire, les œuvres que nous lisons sont le résultat d'un immense labeur, assez semblable à la construction d'un puzzle. C'est en comparant un manuscrit à l'autre, en établissant les variantes, en reconstituant des familles de copies que l'on finit par proposer une version du texte. Elle n'est jamais intangible, jamais définitive. Pour les œuvres modernes, l'édition originale fait foi. Avec celles de l'Antiquité, le chantier reste toujours ouvert.

Pourquoi ces explications ? Sans elles, pas moyen de comprendre ce que fait Jean Bollack. Car ce savant merveilleux, à la fois méticuleux et iconoclaste, est comme un archéologue qui nettoie, décompose et réassemble les fragments d'une mosaïque. Rassemblant tout ce qu'on sait d'un texte, tout ce qu'on lui fait dire, il finit par en renouveler l'approche de fond en comble. Echelonnée sur plus de quatre décennies, son œuvre est impressionnante, passant au crible, parmi les philosophes, Empédocle (4 volumes), Héraclite, Epicure (3 volumes), et aujourd'hui Parménide, ainsi que les grands tragiques grecs, avec notamment quatre volumes consacrés au seul *Œdipe roi* de Sophocle et à ses interprétations ! S'y ajouteront bientôt un commentaire de l'*Hélène* d'Euripide et des notes sur l'*Antigone* de Sophocle.

Parménide revisité

Le poème de Parménide est l'un des textes les plus difficiles de l'héritage grec. Les Anciens disputaient de son sens et de sa portée. Les Modernes ne sont pas en reste, surtout après que Nietzsche a mis en lumière la profondeur et l'importance des penseurs antérieurs à Socrate. Les fragments de Parménide qui nous ont été conservés, quelques dizaines de vers en tout, ont déjà suscité de nombreuses éditions, interprétations et commentaires. A tel point que la lecture de ces fragments souvent énigmatiques ont fini par devenir l'un des exercices cruciaux où s'affrontent des conceptions divergentes de la philosophie dans son ensemble.

Sagesse pratique

En langue française, au cours du dernier demi-siècle, sont parues notamment les études de Jean Beaufret (1955), Denis O'Brien (1987), Rémi Brague (1987), Marcel Conche (1996), Barbara Cassin (1998), en anglais celle de A. H. Coxon (1986), tandis qu'en allemand, après l'apport de Reinhardt en 1916, ce sont les leçons de Heidegger, plusieurs fois remaniées, qui ont exercé la plus forte influence sur les divers commentateurs. Parménide, pour le penseur de Fribourg, qui le considère comme un « père de l'être » au même titre qu'Héraclite, est en effet décisif dans sa propre conception de l'ontologie.

La tâche de Jean Bollack a consisté d'abord, comme il le dit lui-même, à « dés-heideggerianiser » Parménide, en le dépre-

C'est peu dire que Jean Bollack maîtrise de longue date les techniques de la philologie, cette science des textes que les érudits allemands ont portée à sa perfection au XIX^e siècle. Né à Strasbourg en 1923, il a fait ses études en Suisse, selon les méthodes anciennes. « J'ai été élevé dans une famille juive alsacienne, mais où le judaïsme avait encore une certaine vie, précise-t-il. Mon père avait été nommé à Bâle par la maison de commerce en grains où il travaillait, grâce à cette circonstance j'ai survécu au nazisme et j'ai fait là mes études, dans un lycée protestant où l'on faisait beaucoup de latin et beaucoup de grec. » Eminemment novateur et moderne, ce philologue semble aussi appartenir à un univers presque hors du temps. Toujours impeccablement habillé, avec des cheveux de neige qui évoquent ceux du grand Ernst Cassirer, on songe en le rencontrant que les règles de l'établissement des textes n'ont pas bougé, pour certaines, depuis la bibliothèque d'Alexandrie.

Poids des lectures antérieures

Mais Jean Bollack ne se contente pas, et de loin, d'appliquer ces méthodes. Il les questionne, les critique, les perturbe, afin de mieux retrouver par-delà les siècles, au moyen de la minutie la plus extrême, quelque chose du geste singulier qui fut celui d'un individu vivant, qu'il se nomme Epicure, Sophocle ou Parménide. Voilà donc ce qui fait sa principale singularité : la froideur scientifique, mais au service d'une recherche passionnée du sens, de la rencontre subjective avec ce qu'a vraiment voulu dire un génie lointain. Une nouvelle théorie de la compréhension des textes s'y trouve appliquée, que Jean Bollack a mis en œuvre en

nant d'une interprétation jugée violente. L'examen minutieux de chaque terme du texte grec débouche sur des résultats qui ne manquent pas de susciter de savants débats. Trois singularités principales caractérisent en effet ce Parménide revisité. Le poème, pour Jean Bollack, ne parle pas principalement de l'être mais de la langue, évoquant une sorte de traversée du langage commun vers un monde plus exact et mieux formé. D'autre part, ce n'est donc pas une ontologie que vise Parménide, mais plutôt l'élaboration d'une sagesse pratique. Enfin, plus qu'une métaphysique, c'est avant tout une cosmologie que dessinent certains des fragments.

Ce livre d'une science admirable éclaire également la signification de l'héritage homérique chez le poète-philosophe, qui reprend et transforme à sa manière le style des aèdes. Ajoutons que le sujet est difficile, inévitablement, mais que tout a été fait pour rendre ce travail accessible. On peut donc le recommander à ceux qu'une bonne partie des penseurs grecs voyaient d'un mauvais œil : « le plus grand nombre ». Le prix lui-même devrait permettre au peuple de s'instruire : moins de 10 €, grec compris. Mais si. ■

R.-P. D.

PARMÉNIDE
De l'étant au monde
de Jean Bollack.

Verdier, « Poche », 352 p., 9,80 €

s'entourant toujours d'un petit groupe de fidèles collaborateurs, à commencer par Mayotte Bollack, son épouse, cosignataire de la plupart des traductions.

Ces multiples travaux ont suscité admirateurs et détracteurs, ne laissant jamais indifférent. Sans ces publications dérangeantes, notre image de certains des plus grands auteurs de l'Antiquité serait demeurée statique. Est-ce à dire qu'il existe une méthode Bollack ? La réponse est nuancée : « Je travaille toujours sur au moins deux niveaux. L'un est textuel et philologique, l'autre concerne la totalité de l'œuvre considérée. Cette distinction est pour moi essentielle. Somme toute, j'entame la même démarche deux fois : une fois pour les spécialistes, de manière technique, et l'autre fois pour saisir ce que l'œuvre signifie, à nos yeux, mais aussi en elle-même. Ainsi, je fais l'aller et retour, j'entre dans la philologie au plus profond, et en même temps j'en sors, car il y a une matière philosophique, qui a sa logique propre. »

Ce double registre, ce va-et-vient permanent entre détail microscopique et sens global est aussi une façon de surmonter l'habituel clivage entre philologues et philosophes. Les premiers se soucient de la lettre du texte, et des moindres variantes, mais négligent trop souvent l'architecture de l'œuvre, le contexte, la portée d'une démarche globale. Les philosophes, au contraire, poursuivent généralement de grands débats d'interprétation en oubliant de prendre une loupe pour regarder les virgules. Ce fossé, Jean Bollack tente de le combler. Ce n'est d'ailleurs pas la seule singularité de ses travaux.

Il fut aussi l'un des tout premiers, et demeure l'un des plus habiles, à manier ce qu'on pourrait appeler le poids des lectures antérieures. Car nous ne rencontrons jamais directement les auteurs anciens dans un paysage vide et nu. Nous les abordons toujours, et bien souvent sans le savoir, au sein d'une foule de questions, d'interprétations héritées. Peut-on parler de déformation ? « Oui, sans hésitation. Ce qu'on "fait dire" à un texte est une question centrale. Il y a toujours des appropriations fausses, des assimilations abusives. C'est pourquoi, dans chaque travail, je discute avec une tradition. Il faut la connaître avant de prendre parti ! Etudier un auteur, c'est commencer par se demander : qu'est-ce qu'on m'en dit ? Et pourquoi me dit-on cela ? Et qu'est-ce que je pense de ces affirmations, en les confrontant au texte ? Par exemple, dans le livre sur *Œdipe roi*, j'ai voulu livrer le dossier entier, et dire pourquoi, entre huit ou neuf interprétations possibles, je me décide pour l'une d'elles. On ne peut le faire qu'en connaissance de cause pour éliminer l'arbitraire et le reproche de subjectivité ; c'est une farouche volonté de transparence. »

Un dernier trait rassemble plusieurs travaux de Jean Bollack que l'on pourrait croire sans relation entre eux : la relation entre langage et pensée, entre poésie et philosophie, entre manière de dire et cheminement d'idées. Ce n'est pas par hasard qu'il s'est intéressé principalement à des auteurs comme Empédocle, Héraclite ou Parménide, dont le dire poétique est indissociable de l'élaboration philosophique. Dans l'examen de telles œuvres, la place d'un terme, l'usage

« Ce qu'on "fait dire" à un texte est une question centrale. Il y a toujours des appropriations fausses, des assimilations abusives. C'est pourquoi, dans chaque travail, je discute avec une tradition. Il faut la connaître avant de prendre parti ! Etudier un auteur, c'est commencer par se demander : qu'est-ce qu'on m'en dit ? Et pourquoi me dit-on cela ? »

d'un rythme, le choix d'une construction syntaxique ne fournissent pas seulement des informations littéraires ou stylistiques, mais des éclaircissements sur la démarche théorique.

D'autre part, on ne saurait oublier que Jean Bollack a consacré quatre volumes à l'œuvre du poète Paul Celan, dont il fut un des proches. D'autre part ? Ou bien dans le même mouvement ? « Paul Celan, je l'ai bien connu, et je l'ai lu de son vivant. Cette œuvre à la création de laquelle j'ai assisté, que j'ai vu naître, année après année, je savais que je ne la comprenais pas. A ce moment-là j'écrivais mes Empédocle, j'étais dans autre chose. Je prenais connaissance des poèmes, mais j'avais l'expérience de leur non-compréhension. Je ressentais donc comme une dette à l'égard de Celan. Je me suis dit, pourquoi ne fais-tu pas le même effort, pour lui, que tu fais pour un auteur grec ? Je me suis donc mis, dix ans après la mort de Celan, à apprendre à le lire. »

Ainsi découvre-t-on que la volonté de transparence de Jean Bollack ne se morcelle pas. C'est le même effort qui s'applique à Celan et à Parménide et, finalement, les travaux non seulement se répondent, mais se renforcent l'un l'autre. « J'ai donc décidé d'apprendre le "celanien", car il s'agit d'une langue dans la langue. L'avance que j'ai eue, très vite, sur les gens qui publiaient à son propos, c'est qu'ils croyaient à l'immédiateté, alors que je savais qu'il y avait une médiation à acquiescer : il fallait tenter de savoir quel était l'idiome qui avait été créé. Il y a en effet une langue de Celan, comme il y a une langue de Parménide. En retour, je peux dire que si je n'avais pas travaillé, pendant presque vingt ans maintenant, sur Celan et publié quatre livres sur son œuvre, je n'aurais pas écrit ce Parménide. Mais on peut dire en sens contraire que si je n'avais pas lu les poètes anciens comme s'ils étaient des contemporains, je n'aurais pas su les situer dans l'histoire. J'historise non moins radicalement Celan. » ■

ROGER-POL DROIT

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

Je ne suis pas Victor Hugo, d'Olivier Barbarant (Champ Vallon).
La Décimation, de Rick Bass (éd. Christian Bourgois).
Black Hole, de Charles Burns (Delcourt).
Le Marin de Dublin, d'Hugo Hamilton (Phébus).
Le Peintre de batailles, d'Arturo Pérez-Reverte (Seuil).
Le Corps de Liane, de Cypora Petitjean-Cerf (Stock).
Le Peuple des endormis, de Didier Tronchet et Frédéric Richaud (Dupuis).

ESSAIS

Heidegger à plus forte raison, ouvrage collectif (Fayard).
La Grande Guerre pour la civilisation. L'Occident à la conquête du Moyen-Orient (1979-2005), de Robert Fisk (La Découverte).
Penser l'ennemi, affronter l'exception. Réflexions critiques sur l'actualité de Carl Schmitt, de Jean-Claude Monod (La Découverte).
Roman noir, de Jérôme Prieur (Seuil).
Pierre Mendès France, d'Eric Roussel (Gallimard).
Histoire des droites, sous la direction de Jean-François Sirinelli (Gallimard).
A feu et à sang. De la guerre civile européenne (1914-1945), d'Enzo Traverso (Stock).